



COURS D'ÉTUDES.

ÉLÉMENTAIRES.

pénitence , et les menaçait du déluge , ce qui dura plus de cent ans ; mais ils ne voulurent point le croire.

Le temps étant venu , Dieu fit entrer Noé dans l'arche avec sa femme , ses trois fils et leurs femmes , et toutes sortes d'animaux terrestres et d'oiseaux ; puis il ouvrit les réservoirs du ciel , et fit tomber une pluie épouvantable pendant quarante jours et quarante nuits ; il fit aussi déborder les abymes de la mer , en sorte que la terre fut inondée , et que l'eau surpassa de vingt pieds les plus hautes

COURS D'ÉTUDES ÉLÉMENTAIRES,

À la portée du jeune âge, par demandes & par réponses, contenant les principes de la Grammaire, de la Géographie, de la Sphère, de la Mythologie, de l'Histoire Romaine & de celle de France.

Par CHEMIN-DUPONTÈS,

Élève de l'ancienne Université de Paris, Licencié en Droit, Professeur de langues, de Littérature, d'Histoire & de Géographie.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue Estienne, N° 4, près la rue Boucher, quartier du pont neuf.



1895

7 BINA

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES
SUR
L'HISTOIRE ROMAINE.

Demande. EN combien de parties
peut-on diviser l'histoire romaine ?

Réponse. En trois, d'après les trois prin-
cipaux gouvernemens auxquels les Ro-
mains furent soumis :

- 1^o. Le gouvernement monarchique ;
 - 2^o. Le gouvernement consulaire ;
 - 3^o. Le gouvernement impérial.
-

PREMIÈRE PARTIE.

GOUVERNEMENT MONARCHIQUE À ROME,
Comprenant depuis l'an 1^{er}. de la fon-
dation de Rome, jusqu'à l'an 224.

D. En combien d'époques peut-on di-

viser cette première partie de l'histoire Romaine ?

R. En trois, d'après ses rois les plus célèbres : 1^o. Romulus, ou la fondation de Rome ; 2^o. Numa Pompilius, l'an de Rome 38 ; 3^o. Tarquin le superbe, l'an 219.

CHAPITRE PREMIER.

Première époque.

FONDATION DE ROME, ET SON PREMIER ROI, ROMULUS.

D. Quelle était l'origine des Romains ?

R. Le peuple romain a eu la petite vanité, si commune à presque toutes les nations, de jeter du merveilleux sur son origine. Virgile, pour flatter ses concitoyens, et particulièrement Auguste, a consacré cette origine fabuleuse dans son beau poème de l'Énéide.

D. Faites l'historique abrégé de l'origine des Romains.

R. On a dit qu'ils descendaient d'Énée, fils de Vénus, prince troyen, et dont le

éls Tule, ou Ascagne, bâtit sur le mont Albain une ville qui fut nommée *Albe, la longue*. Amulius, l'un de ses petits fils détrôna Numitor, son frère, fit mourir le fils de ce dernier, et obligea Rhéa Sylvia, fille de Numitor, à se faire vestale.

D. Qu'étaient les Vestales ?

R. C'étaient des vierges consacrées au culte de Vesta, dont les prêtresses étaient vouées au célibat. Rhéa Sylvia (si toute fois il existait alors des vestales, ce qui est fort douteux), ayant enfreint celle loi, mit au monde deux enfans jumeaux que l'on nomma Rémus et Romulus.

D. Qu'est-ce que l'usurpateur Amulius fit de ces enfans ?

R. Il ordonna de les jeter dans le Tibre. Mais ceux qui étaient chargés de cette exécution, se contentèrent de les exposer sur les bords du fleuve.

D. Que devinrent-ils ?

R. Un berger, nommé *Faustulus*, les emporta et les fit élever secrètement, par sa femme, nommée *Lupa*, ce qui a fait

dire qu'ils avaient été allaités par une louve. Ils se crurent long-tems fils de ce berger.

D. Comment découvrirent-ils leur naissance ?

R. En allant à la poursuite des brigands qui dé solaient la contrée, Rémus fut pris et conduit à la ville d'Albe.

Alors Romulus, instruit de sa naissance

Faustulus, arma tous les bergers voisinage, et courut délivrer son frère.

D. Que fit-il encore ?

R. Il tua Amulius, et rétablit son grand-père Numitor sur le trône. Les deux frères résolurent ensuite de bâtir une ville qui fut appelée *Rome*, du nom de Romulus que le sort désigna pour régner.

D. Romulus et Rémus furent-ils long-tems unis ?

R. Rémus jaloux enjamba, par dérision, les petits fossés qui marquaient l'enceinte de la nouvelle ville. Romulus le tua, et se délivra ainsi d'un rival qu'il commençait à craindre.

D. Que peut-on conclure de ces faits ?

R. C'est que Romulus, chef de brigands, assassin de son frère, bâtit des cabanes sur un terrain dépendant de la ville d'Albe, et pour augmenter le nombre de ses sujets, ouvrit un asyle à tous les voleurs et à tous les scélérats qui voudraient lui obéir. Telle fut l'origine de ces fameux conquérans du monde.

D. A quelle date place-t-on la fondation de Rome ?

R. L'an 753 avant la naissance de J.C. Les Romains comptaient leurs années depuis la fondation de leur ville, ce qu'ils exprimaient ainsi : *Ab U. C.*, c'est-à-dire, *ab urbe conditâ*, depuis la ville bâtie.

D. Comment s'augmenta la nouvelle peuplade rassemblée par Romulus ?

R. Elle n'aurait pas tardé à s'éteindre, sans l'audacieux projet qu'il conçut.

D. Quel est ce projet ?

R. Il résolut d'enlever les filles et les femmes de ses voisins.

D. Comment exécuta-t-il ce dessein ?

R. Il les attira en les invitant à des jeux. Ces peuples s'y rendirent en foule, avec leurs filles et leurs femmes, et principalement les Sabins. Pendant la célébration des jeux, Romulus fit enlever les filles, à main armée.

D. Quelles furent les suites de cette violence ?

R. Pour la venger, Tatius, roi des Sabins, marcha contre Rome à la tête de ses troupes. Romulus alla à leur rencontre, et leur livra bataille.

D. Comment cette guerre se termina-t-elle ?

R. L'action fut sanglante, et les Romains commençaient à plier, lorsque les Sabines enlevées et déjà mariées à des Romains, vinrent se jeter éperdues entre leurs pères et leurs époux, et obtinrent par leurs prières et leurs larmes, que la paix fut conclue.

D. Quelles furent les institutions de Romulus ?

R. Il établit une monarchie mixte,

conforme au caractère et aux coutumes de ces peuples guerriers qui, en se donnant des rois, voulaient conserver une sorte d'indépendance, et avoir part au gouvernement.

D. Entrez dans quelques détails.

R. D'abord il divisa le peuple en trois tribus, et chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales, l'une pour les besoins de l'état, l'autre pour le culte religieux, la troisième pour les citoyens.

D. Quelle était la composition du Sénat?

R. Il était formé de cent vieillards qui devaient faire observer les lois, délibérer sur les grandes affaires, et porter les délibérations aux comices, ou assemblées du peuple.

D. Quel était le pouvoir du peuple?

R. Il décidait, mais il fallait que ses décisions fussent confirmées par le Sénat.

D. Quelle était l'autorité du roi?

R. Romulus mit à la disposition du roi le commandement des armées, la

convocation des comices et du Sénat, la nomination des membres de ce corps, le jugement des causes les plus importantes, et la dignité de premier Pontife de la religion.

D. Quelle était la garde du roi ?

R. Il s'entoura de douze Licteurs, pour lui servir de gardes, et il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes, qui donna naissance à l'ordre des Chevaliers.

D. Comment l'Italie était-elle alors divisée ?

R. Elle était, comme l'ancienne Grèce, partagée entre beaucoup de petits peuples, dont la plupart se ressemblaient par un courage féroce, et qui d'ailleurs n'avaient rien de commun. Rome fut successivement en guerre avec tous, dans un long espace de tems.

D. Romulus régna-t-il toujours seul ?

R. Après beaucoup de combats avec les Sabins, les deux peuples s'étant réunis, Romulus fut obligé de partager le pouvoir

voir avec Tatius, leur roi, et d'admettre dans le Sénat, cent des principaux Sabins. Tatius ayant été assassiné, Romulus fit si bien qu'on ne lui donna pas de successeur.

D. Comment finit Romulus ?

R. Après de nouvelles victoires, comptant déjà quarante mille sujets, et croyant son autorité bien établie par l'affection de l'armée, il voulut gouverner sans le Sénat. Mais les Sénateurs se défirent secrètement de lui, publièrent qu'il avait été enlevé au ciel, dans un orage terrible au milieu duquel il avait disparu, et exercèrent l'un après l'autre pendant une année, la puissance royale. Les Romains honorèrent leur fondateur sous le nom du dieu *Quirinus*.

CHAPITRE II.

Seconde époque.

NUMA POMPILIUS, L'AN DE ROME 38.

D. Le peuple ne se lassa-t-il pas d'obéir à tant de rois ?

B

R. Oui, et le Sénat fut obligé de faire une élection.

D. Qui fut élu roi ?

R. Un Sabin, appelé Numa Pompilius, fut choisi comme l'homme le plus capable de gouverner, ou le moins à craindre. Retiré à la campagne, il accepta, malgré lui, un pouvoir dont il paraissait faire moins de cas que de la sagesse et de l'étude.

D. Comment Numa Pompilius gouverna-t-il ?

R. Peu jaloux de conquêtes, il employa les quarante-trois années de son règne, à former les mœurs par les lois.

D. Quel moyen prit-il pour inspirer de la confiance au peuple ?

R. Il eut recours à un artifice employé par beaucoup de législateurs. Il se disait inspiré par la nymphe Égerie, et supposait qu'il avait des entretiens avec elle.

D. Comment soumit-il les Romains au devoir ?

R. Ce fut sur-tout par la religion. Il grava profondément dans leurs ames, la crainte de l'Être invisible qui voit et punit le crime. Il érigea un autel à la Bonne-Foi, pour rendre les promesses sacrées. Il établit les cérémonies du culte, parce que, sans elles, la divinité ferait peu d'impression sur les esprits peu éclairés. On lui attribue encore un autre établissement très-utile, celui des Féciales, ou *Féciaux*.

D. Quelles étaient leurs fonctions ?

R. Revêtus d'un caractère sacré, ils décidaient de la justice d'une guerre, et veillaient à l'observation des traités de paix. Ils déclaraient la guerre en prenant le ciel à témoin de l'injustice des ennemis, et en faisant des imprécations contre Rome elle-même, si elle était injuste à leur égard.

D. Ce frein empêcha-t-il les Romains de faire des guerres injustes ?

R. Non: il fut bientôt trop faible pour retenir un peuple guerrier et ambitieux.

D. Quelles sont les autres institutions de Numa Pompilius ?

R. On lui attribue des lois sages en faveur de l'agriculture, et la division de l'année en douze mois, selon le cours de la lune.

*Troisième Roi --- Tullus Hostilius,
l'an 83.*

D. Quel fut le caractère de Tullus Hostilius ?

R. Plus fidèle aux principes de Romulus, qu'à ceux de Numa, il passa tout le temps de son règne à faire la guerre à ses voisins, surtout aux Albains, dont il dut la conquête à l'adresse et au courage d'un citoyen de Rome.

D. Racontez cet événement.

R. Les deux peuples fatigués de la guerre, convinrent d'abandonner leur destinée à la valeur d'un petit nombre de combattans. Il y avait à Rome trois frères qu'on appelait les *Horaces*. Albe en possédait trois autres, nommés *Curiaces*. Ils furent réciprocement choisis

pour décider la querelle des deux nations. Le combat s'engagea : les trois Curiaces furent blessés, mais deux de leurs ennemis succombèrent. Celui qui restait, ayant toute sa force, usa d'adresse pour fatiguer et diviser, par une fuite simulée, les trois Curiaces, qui, plus ou moins grièvement blessés, ne pouvaient le suivre d'un pas égal. De cette manière, il put les attaquer chacun séparément, et les tua l'un après l'autre.

D. Quels furent les résultats de cette victoire ?

R. D'après les conventions faites, les Albains furent soumis à Tullus, qui détruisit leur ville et en établit les habitans à Rome.

D. Horace ne souilla-t-il pas sa victoire par une action atroce ?

R. Oui : comme il revenait à Rome en triomphe, sa sœur, voyant sur ses épaules le manteau sanglant de l'un des Curiaces, son futur époux, fit éclater la plus vive douleur. Horace ne pouvant

contenir son indignation, la tua d'un coup d'épée. Condamné à mort pour cette barbarie, il en appela au peuple. Le vieil Horace, son père, plaida sa cause avec tant de chaleur, que le peuple lui fit grâce.

D. Quel fut le sort de Fussétius, général des Albains ?

R. Coupable de perfidie, il fut écartelé par ordre de Tullus.

D. Comment Tullus mourut-il ?

R. Frappé, dit-on, de la foudre, ou assassiné, selon d'autres conjectures.

Quatrième roi. — Ancus Marcius, l'an 113.

D. Qu'était Ancus Marcius ?

R. Le petit-fils de Numa Pompilius. Il fut élu roi par le peuple et le Sénat. Il ressembla beaucoup à son aïeul; et ses premiers soins se tournèrent vers l'agriculture et la religion.

D. Fit-il la guerre ?

R. Les Latins ayant commis des hostilités, on leur envoya demander satis-

faction. Ils la refusèrent, et le Fécial leur déclara la guerre au nom du peuple romain, en jetant sur leur territoire un javelot teint de sang. Cette guerre et d'autres qui suivirent, tournèrent au profit de Rome.

D. Que fit Ancus après la victoire ?

R. Il enferma Rome par de fortes murailles, l'embellit par des édifices, construisit le port d'Ostie à l'embouchure du Tibre, fit creuser des salines au bord de la mer, et mérita la reconnaissance publique par d'autres établissemens utiles.

Cinquième roi. — Tarquin l'ancien, l'an 139.

D. Comment Tarquin l'ancien parvint-il à la royauté ?

R. Tuteur des deux fils du dernier roi, il réussit, dans une assemblée dont il sut les éloigner, à se faire donner la couronne.

D. Que fit-il pour augmenter son crédit dans le Sénat ?

R. Il créa cent nouveaux sénateurs. Il s'attacha également la multitude en construisant un cirque pour les jeux, à l'exemple des Grecs.

D. Quels événemens rendent son règne remarquable ?

R. Rome soumit de nouveaux peuples, et agrandit son territoire. Tarquin établit la cérémonie pompeuse du triomphe. Les monumens publics qu'il fit bâtir, principalement les aqueducs et les égouts, furent admirés, même long-tems après leur construction. Il altéra la religion simple de Numa, en introduisant les superstitions de l'Étrurie et de la Grèce, dont il était originaire, entr'autres l'art trompeur de prédire l'avenir, d'après le vol des oiseaux et les entrailles des victimes.

D. Comment finit Tarquin l'ancien ?

R. Les enfans d'Ancus Marcius, aspirant à la couronne de leur père, firent assassiner Tarquin à l'âge de 80 ans. Mais ils furent bannis à perpétuité par le Sénat.

Sixième roi.—Servius Tullius, l'an 145.

D. Comment *Servius Tullius* devint-il roi ?

R. Gendre de Tarquin, il s'empara de l'autorité, sans le consentement du peuple et du Sénat, et tâcha de couvrir son usurpation en payant les dettes des pauvres, en leur partageant des terres, et en diminuant l'intervalle qui séparait les deux ordres des Plébéiens et des Patriciens.

D. D'où vient le mot de *Patriciens* ?

R. Ce mot, qui distinguait les familles nobles, vient de *Patres*, nom que l'on donnait aux Sénateurs.

D. Comment *Servius* s'affermi-t-il sur le trône ?

R. Il se plaignit publiquement d'un complot prétendu formé contre sa vie, par les Patriciens, et demanda qu'on élût un roi, comme s'il eût été prêt à quitter le trône. La ruse réussit, et la royauté lui fut confirmée.

D. Eut-il des guerres à soutenir ?

R. Il en eut plusieurs contre les voisins de Rome , à qui l'ambition de cet état naissant , la haine et la jalouse faisaient souvent prendre les armes , et qui finissaient toujours par subir la loi des Romains.

D. Quelle disposition remarquable fit Servius ?

R. Une très-importante , et qui mérite d'être bien connue.

Il introduisit une nouvelle division qui , en facilitant une répartition des impôts plus juste , et mieux proportionnée aux biens de chaque particulier , enleva à la partie nombreuse du peuple sans fortune , beaucoup de son influence dans les affaires publiques.

D. Expliquez cette opération.

R. Pour faciliter le dénombrement des citoyens , il divisa les habitans de la ville et de la campagne , en tribus , qui étaient subdivisées en curies ; et pour la répartition des contributions , et l'exercice des

droits politiques, il forma de tout le peuple romain six classes, subdivisées en centuries.

La première classe, composée des plus riches citoyens, avait à elle seule, quatre-vingt-dix-huit centuries, tandis que les quatre classes suivantes qui allaient en proportion des richesses, n'en avaient que quatre-vingt-quinze. La sixième, composée des pauvres, quoique la plus nombreuse, ne faisait qu'une centurie.

D. Que résultait-il de cette division ?

R. Comme dans les comices ou assemblées du peuple, on prenait les suffrages par centuries, et non par têtes, il en résultait que la première classe, qui seule comprenait plus de centuries que les cinq autres, décidait presque toutes les affaires. Mais aussi, comme chaque centurie devait fournir, pour l'année, une somme déterminée, avec un certain nombre de soldats, la première classe fournissait beaucoup plus d'argent et d'hommes que les autres.

D. Que fit Servius, pour conserver

cette distribution, malgré les variations des fortunes ?

R. Il ordonna que le *Cens*, ou dénombrement des citoyens et des biens, fût renouvelé tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de *Lustre*. Les lustres devinrent chez les Romains une mesure du tems, comme les olympiades chez les Grecs.

D. Quelles furent les autres opérations de Servius ?

R. Il adoucit le sort des esclaves, en permettant, non seulement de leur rendre la liberté, mais encore d'incorporer les affranchis parmi les citoyens. Il fit tous ses efforts pour cimenter une paix solide entre les peuples conquis et les Romains. Enfin l'on assure qu'il avait formé le projet d'abdiquer la royauté, lorsqu'il fut assassiné par les ordres de son gendre Tarquin, et de sa fille Tullie, monstre d'ambition et de cruauté, qui osa faire passer son char sur le cadavre de son père.

CHAPITRE III.

Troisième époque.

Septième et dernier roi. — Tarquin le Superbe. l'an 219.

D. Comment régna Tarquin ?

R. Souillé de sang, et usurpateur du trône, sans daigner recourir au peuple ni au Sénat, Tarquin régna en tyran. Héï des citoyens à cause de ses vexations, il chercha un appui dans l'armée, dont il gagna une partie par ses largesses et par une bienveillance affectée; une garde nombreuse d'étrangers veillait à sa défense, tandis que les délations et les supplices répandaient par-tout la terreur.

D. L'histoire n'a-t-elle pas conservé un trait célèbre de sa politique ?

R. Oui. Plusieurs sénateurs, réfugiés à Gabie, ville des Latins, avaient soulevé contre lui les habitans. Son fils

Sextus, affectant de le trahir, se retira dans cette ville, et joua si bien son rôle, qu'on le nomma pour commander les troupes. Alors il envoya consulter son père sur la conduite qu'il devait tenir.

D. Quelle réponse fit Tarquin ?

R. Ne voulant s'expliquer ni de vive voix, ni par écrit, dans la crainte de compromettre son fils, il conduisit l'envoyé dans son jardin, abattit en sa présence les têtes des pavots qui s'élevaient au dessus des autres, et le fit partir sans s'expliquer davantage. **Sextus** devinant l'énigme, fit périr les principaux Gabiens, et livra la ville.

D. Tarquin ne se distingua-t-il pas aussi par sa valeur et par de grands établissements ?

R. Il remporta des victoires sur tous ses ennemis ; il bâtit le temple fameux de Jupiter, qui fut appelé le Capitole.

D. Quel événement fit perdre la couronne à Tarquin le Superbe ?

R. L'attentat de son fils Sextus contre Lucrèce. Ce jeune débauché la menaça de poignarder un de ses esclaves, de le mettre dans son lit, et de publier que l'ayant surprise avec cet esclave, il l'avait tué lui - même, pour venger l'honneur de son époux. Lucrèce n'ayant pas le courage de préférer sa vertu à sa réputation, céda aux désirs de l'infâme Sextus. Mais elle ne put survivre à son déshonneur, et se poignarda au milieu de sa famille.

D. Quelles furent les suites de cet événement ?

R. Junius, surnommé Brutus, dont le père avait été une des victimes du tyran, et qui ne s'en était lui - même garanti qu'en contrefaisant l'imbécille, saisit l'occasion de se venger et de briser en même temps les fers de sa patrie.

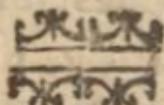
D. Comment s'y prit - il ?

R. Réuni à Collatin, époux de Lucrèce, il ranima le courage des Sénateurs. Au nom de la liberté, à la vue dn

cadavre de cette femme malheureuse, le peuple se souleva. On prononça pour jamais l'exil contre Tarquin qui assiégeait Ardee, et contre sa postérité. On substitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchique.

D. Peut-on garantir la vérité de tous les faits contenus dans cette première partie ?

R. S'ils ne sont pas tous également vrais, ce sont du moins les plus généralement reconnus. Voilà tout ce que l'on peut demander pour les faits qui remontent jusqu'à l'origine des peuples, surtout des peuples anciens. Cette origine est environnée de ténèbres, et presque toujours mêlée de fables.



SECONDE PARTIE.

GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN À ROME,
*Comprenant 465 ans, depuis l'an 244
jusqu'à l'an 709.*

Demande. En combien d'époques peut-on diviser cette seconde partie de l'histoire romaine ?

Réponse. En huit époques, savoir :
1.^o Création du gouvernement consulaire, l'an 244 ;
2.^o Création des Tribuns, l'an 260 ;
3.^o Création des Décemvirs, l'an 300 ;
4.^o Destruction de Rome par les Gaulois, l'an 364 ;
5.^o Guerres puniques, dont la première commença l'an 489 ;
6.^o Destruction de Carthage, l'an 608, et presque dans le même temps, de Corinthe et de Numance ;

7.^o Corruption des Romains ; par suite de leurs conquêtes et de leurs richesses ; Guerre de Jugurtha ; Marius et Sylla, l'an 647 ; Guerres civiles, horribles Proscriptions ;

8.^o Enfin , premier Triumvirat , l'an 698.

CHAPITRE PREMIER.

Première époque.

CRÉATION DU GOUVERNEMENT CONSULAIRE , L'AN 244.

D. Comment les Romains furent-ils gouvernés , après l'expulsion des rois ?

R. Par des magistrats annuels , qui , sous le nom modeste de consuls , exerçaient l'autorité royale.

D. Quels furent les deux premiers Consuls ?

R. Junius Brutus , auteur de la conspiration , et Tarquin Collatin , mari de Lucrèce.

D. Tarquin chercha-t-il à rentrer dans Rome et à relever le trône.

R. Oui : pour mieux réussir , il engagea dans son parti Porsenna , roi d'Étrurie , qui vint camper sous les murs de Rome , avec une nombreuse armée . Il était resté dans la ville des traîtres qui entretenaient des correspondances avec Tarquin , et lui avaient déjà fourni un parti nombreux . Les conjurés , au nombre desquels se trouvaient les deux fils de Brutus , devaient livrer les portes de Rome .

D. La conspiration réussit-elle ?

R. Un esclave entendit la conversation des conjurés , et les dénonça aux Consuls . Ils furent saisis et condamnés à mort par le Sénat , qui cependant , par considération pour Brutus , le laissa l'arbitre du sort de ses fils . Ce père inflexible , croyant qu'il ne pourrait les sauver sans autoriser de nouvelles conspirations , ordonna leur supplice .

D. Quelle fut la fin de Brutus ?

R. Il mourut en combattant contre l'armée de Porsenna . Aruns , fils de

Tarquin, et Brutus, s'étant rencontrés dans la mêlée, se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de fureur, qu'ils se percèrent mutuellement de leurs lances. On rapporta le corps de Brutus à Rome, et les dames portèrent le deuil pendant une année entière.

D. Porsenna renonça-t-il à son entreprise ?

R. Bientôt il reparut aux portes de Rome avec de nouvelles troupes. Malgré tous les efforts des Romains, la ville aurait peut-être succombé sans l'action presque incroyable d'Horatius Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre, tandis que ses compatriotes travaillaient derrière lui à le rompre, et qui se précipita dans le fleuve, aussitôt que le pont fut coupé, le traversa à la nage, et rentra dans la ville.

D. Ce trait d'intrépidité délivra-t-il Rome ?

R. Non : le siège traînait en longueur, et la famine était à craindre ; un autre

romain, non moins extraordinaire, Mucius Scévola, passa comme transfuge dans le camp ennemi, avec le dessin de tuer Porsenna.

D. Exécuta-t-il ce projet ?

R. Il pénétra en effet jusqu'à lui. Mais voyant le secrétaire du roi habillé magnifiquement, il le prit pour le roi lui-même, et lui perça le sein. Désespéré de son erreur, il mit la main au dessus d'un brasier ardent, pour la punir, disait-il, d'avoir manqué son coup, annonçant à Porsenna qu'à son exemple, trois cents jeunes romains étaient résolus de se dévouer pour le tuer.

D. Quel parti prit le roi ?

R. Epouvanté de tant d'audace, il se hâta de remettre Scévola en liberté, et de faire la paix avec un peuple chez qui l'enthousiasme de la liberté produisait des actions aussi extraordinaire.

D. Plusieurs traits ne prouvent-ils pas combien l'esprit de liberté était alors ombrageux ?

R. Tarquin Collatin avait été obligé d'abdiquer le consulat, parce que le nom de Tarquin était odieux au peuple. On avait nommé à sa place Valérius, qui avait contribué à l'expulsion des rois. Cependant, comme il restait seul consul après la mort de Brutus, sans s'occuper de le faire remplacer, et parce qu'en outre il habitait une maison placée sur une éminence, il fut soupçonné d'aspirer à la royauté.

D. Que fit-il pour regagner la confiance des Romains ?

R. Il démolit sa maison, ôta les haches des faisceaux de ses Licteurs ; il voulut que les faisceaux fussent abaissés devant l'assemblée générale ; il permit d'appeler au peuple des jugemens des Consuls ; il confia enfin le trésor public à des sénateurs choisis parmi les plébériens. Ces actes lui firent donner le surnom de *Publicola*. Il mourut pauvre après avoir été quatre fois consul. On fit ses funérailles aux frais du trésor public ;

et le deuil que portèrent pendant un an les dames romaines, comme pour Brutus, fut une expression éclatante des regrets de la patrie.

D. La bonne intelligence régna-t-elle entre le sénat et le peuple ?

R. Non, et l'on peut dire que la discorde, qui ne cessa d'agiter les patriciens et les plébéiens, fut un des principaux vices du gouvernement de cette fameuse république, comme elle a été une source continue de troubles et de malheurs. Les plébéiens, sans commerce, presque sans autres moyens d'existence que la guerre, se plaignaient sans cesse de l'orgueil et de la dureté du sénat. Les dettes, les mécontentemens produisirent les plus grandes crises dans la république. Plus d'une fois les plébéiens refusèrent de marcher contre les ennemis du dehors, au moment où la ville était menacée. Dans une occasion, le danger fut si pressant, qu'il fallut créer un dictateur.

D. Qu'était ce dictateur ?

R. Un magistrat extraordinaire que l'on nommait dans les circonstances difficiles. Il avait une puissance absolue, mais qui ne pouvait durer que six mois. Il choisissait un officier appelé maître de la cavalerie, *Magister equitum*, qui lui servait de lieutenant.

D. Eut-on souvent recours à cette mesure ?

R. Plusieurs fois dans la guerre contre les Toscans et les Latins ; et cette mesure tourna chaque fois à l'avantage de la république et à la ruine des ennemis.

D. Quelles furent les suites du mécontentement des plébéiens ?

R. Dans toutes les occasions où il fallait prendre les armes, ils demandaient l'abolition des dettes ; on ne les déterminait à s'enrôler, qu'en leur promettant de s'en occuper après la guerre. Comme cette promesse ne se réalisait jamais, ils abandonnèrent les consuls, et se retirèrent à trois milles de

de Rome sur le mont Sacré, où ils établirent un camp.

D. Quel parti prit le Sénat ?

R. Il leur envoya des députés qui rapportèrent pour réponse, qu'après tant de promesses violées, il n'était plus possible de se fier à lui; que les patriciens voulant dominer à Rome, pouvaient y rester les maîtres; mais que les pauvres citoyens voulaient être libres, et qu'ils adopteraient pour patrie tout lieu où ils jouiraient de la liberté.

D. Quel effet produisit cette réponse ?

R. Elle allarma beaucoup le sénat, qui s'empressa de donner à ses députés plein pouvoir de conclure un accommodement avec le peuple, aux conditions qu'ils jugeraient les plus avantageuses.

CHAPITRE II.

Seconde époque:

CRÉATION DES TRIBUNS DU PEUPLE,
L'AN 260.

D. Comment les Députés rétablirent-ils la concorde ?

D

R. Parmi eux était un homme éloquent et populaire, appelé Ménénius Agrippa. Il employa, dit-on, avec succès la fable des membres du corps humain, qui ayant conspiré pour ne plus fournir d'alimens à l'estomac, qu'ils accusaient de profiter seul de leur travail, furent bientôt réduits au même déperissement que lui. C'était, selon l'orateur, l'image du peuple qui se séparait du Sénat.

D. Ménénius n'employa-t-il que ce moyen ?

R. Il fit encore plus d'impression en déclarant que les dettes seraient abolies. Le peuple exigea en outre la création de magistrats, nommés *Tribuns*, dont l'autorité contrebalançant la puissance des patriciens, put servir de rempart à sa liberté.

D. Ces troubles intérieurs étant apaisés, les Romains furent-ils tranquilles au dehors ?

R. Ils enrent la guerre contre les Volques, les battirent, et prirent Cojole, capitale de ce peuple.

D. A qui durent-ils principalement ce succès ?

R. A Caius Marcius, jeune patricien, ce qui lui fit donner le surnom de *Coriolan*.

D. Ce romain n'est-il pas un grand exemple des excès auxquels porte l'esprit de vengeance ?

R. Oui : condamné à l'exil pour s'être, dans une extrême disette, opposé à ce que l'on distribuât au peuple du bœuf que l'on avait fait venir de Sicile, et pour s'être élevé contre la puissance des tribuns, il se réfugia chez les Volsques, vint à leur tête envahir le territoire de Rome, et répandit partout la terreur.

D. Comment cet orage fut-il détourné ?

R. Des sénateurs se rendirent en députation auprès de Coriolan. Ils furent renvoyés avec mépris. Les prêtres revêtus de leurs habits pontificaux firent la même démarche ; ils reçurent le même accueil. Enfin Veturie, sa mère, et Volumnie,

son épouse, allèrent se jeter à ses pieds.

D. Coriolan fut-il ému ?

R. À la vue de celle qui lui a donné le jour, il est désarmé. « Rome est sauvée, s'écria-t-il, mais votre fils est perdu. » Il fit la paix. Selon quelques auteurs, il fut mis à mort, comme traître, par les Volques.

D. Les Romains furent-ils tranquilles ?

R. Ils furent toujours en guerre, soit parce que leur ambition les y portait, soit à cause de la crainte que cette ambition inspirait à leurs voisins, soit parce que les troubles intérieurs se renouvelaient souvent, et que le sénat excitait des guerres pour occuper au dehors l'ardeur inquiète des citoyens.

D. Quels sont les peuples contre lesquels les Romains eurent à combattre à cette époque ?

R. Les Eques, les Volques, les Véiens, les Etrusques, tous peuples de l'Italie. Les Volques particulièrement.

rement furent pour les Romains des ennemis redoutables. Enfin Spurius Cassius les tailla en pièces dans plusieurs rencontres ; mais il fut accusé d'avoir aspiré à la royauté , et précipité de la Roche Tarpeïenne , après trois consulats et deux triomphes.

D. Les Romains furent-ils toujours vainqueurs contre ces différens peuples ?

R. Ils finirent par les subjuger tous ; mais ils éprouvèrent quelquefois des défaites.

D. Citez-en quelques exemples.

R. Dans une guerre contre les Eques , le consul Minacius se laissa envelopper avec son armée. A cette nouvelle , l'effroi se répandit dans Rome. On nomma dictateur Quinctius Cincinnatus , que l'on tira de la charrue pour le revêtir de l'autorité suprême. Il bat les Eques , délivre le consul , jouit des honneurs du triomphe , abdique , après seize jours , la dictature qu'il avait reçue pour six mois , et retourne labourer son champ.

Dans une autre occasion , les Romains se laissèrent vaincre pour se venger de leur général Appius Claudius.

D. Quel était le motif de cette vengeance ?

R. Ce consul avait provoqué la haine de ses soldats par son humeur farouche et sa tyrannie ; il avait aussi révolté les Plébéiens par ses invectives contre eux , et par sa vive opposition à la loi agraire.

D. Que lui en arriva-t-il ?

R. Les tribuns l'accusèrent devant le peuple. Appius comparut en juge plutôt qu'en accusé. Il fut si imposant que l'on n'osa rien prononcer contre lui. Mais il se donna la mort , prévoyant qu'une seconde assemblée le condamnerait.

D. Qu'est-ce que la loi agraire ?

R. Cette loi , qui fut dans la République romaine une fréquente occasion de troubles , avait pour but de partager également entre tous les citoyens les

terres conquises, dont les patriciens s'étaient emparés.

CHAPITRE III.

Troisième époque.

CRÉATION DES DÉCEMVIRS, L'AN 300.

D. Qu'entendez-vous par décemvirs ?

R. Dix magistrals que l'on nomma pour rédiger un corps de lois romaines, d'après celles de Solon que l'on avait apportées de Grèce : ces magistrals réunissaient la puissance des consuls et celle des tribuns.

D. Ce nouveau gouvernement fut-il de longue durée ?

R. Il fut aboli au bout de cinq ans, à cause de l'abus que les décemvirs firent de leur pouvoir, et notamment de l'attentat d'Appius Claudius, fils de celui dont nous avons parlé.

D. Quel est cet attentat ?

R. Appius conçut une passion cri-

spéciale pour une jeune plébicienne, nommée Virginie. Après avoir inutilement tenté de la séduire, il chargea un de ses affranchis de la réclamer comme son esclave.

D. Comment l'affranchi remplit-il une commission aussi odieuse ?

R. Il cita Virginie au tribunal d'Appius. Cependant Lucius Virginius, père de la jeune fille, et qui était à l'armée, fut averti du danger qu'elle courait.

D. L'en délivra-t-il ?

R. Ce malheureux père arrive à l'instant où Virginie va être livrée comme esclave, par jugement d'Appius. Il l'emporte un peu à l'écart, comme pour lui faire ses adieux. Puis, saisissant un couteau déboucher qui se trouve sous sa main, il l'enfonce dans le cœur de sa fille, aimant mieux la perdre que de la voir vivre déshonorée.

D. Que produisit cette scène d'horreur ?

R. Elle souleva le peuple contre la

tyrannie. L'armée s'empare du mont Aventin ; les décemvirs sont chassés, plusieurs mis à mort, entr'autres Appius Claudius ; et l'on crée à leur place dix tribuns militaires qui ont l'autorité des consuls. Mais on ne tarda pas à revenir au gouvernement consulaire.

D. Ne rapporte-t-on pas à cette époque un établissement important ?

R. Oui, celui des censeurs, qui n'étant d'abord chargés que de faire le *cens* ou dénombrement des citoyens et des fortunes, eurent ensuite l'importante fonction de veiller sur les mœurs, et de dégrader les citoyens qui donnaient de mauvais exemples.

D. Quels autres événemens signalent cette époque ?

R. Le siège de Veies et celui de Falérie.

D. Qu'est-ce que le siège de Veies présente de remarquable ?

R. Le siège de cette ville, presque aussi puissante que Rome, dura dix

ans. Elle fut enfin prise par Camille.

D. Est-ce le même général qui prit Falérie ?

R. Oui ; mais il soumit cette capitale des Falisques , moins par la force des armes que par l'effet de l'admiration qu'il inspira aux ennemis pour la générosité romaine.

D. Comment cela ?

R. Un maître d'école de la ville , à qui étaient confiés les enfans des principales familles , les conduisit un jour dans le camp ennemi , pour les livrer à Camille , et forcer par ce moyen les habitans à capituler. Mais ce grand homme ayant horreur de cette trahison , fit remettre le maître perfide entre les mains de ses disciples , qui le reconduisirent dans Falérie en le frappant de verges. Les Falisques touchés de cette générosité , ouvrirent leurs portes aux Romains.

D. Comment Camille fut-il récompensé ?

R. Par l'exil , auquel le peuple le con-

damna. Mais les Romains eurent bien-tôt sujet de se repentir de leur injustice, à l'occasion de l'événement dont nous allons parler.

CHAPITRE IV.

Quatrième époque.

DESTRUCTION DE ROME PAR LES GAULOIS, L'AN 364.

D. Quels motifs excitèrent les Gaulois contre Rome ?

R. Ayant Brennus à leur tête, ils assiégeaient Clusium, ville d'Etrurie. Rome, à la sollicitation des habitans, avait envoyé des ambassadeurs pour faire la paix entre les deux peuples. Mais, sans respect pour le droit des gens, un de ces ambassadeurs se mêla aux assiégés dans une sortie, et tua un chef des Gaulois.

D. Quel fut l'effet de cette imprudence ?

R. Les Gaulois indignés marchèrent contre Rome, qui se hâta d'envoyer une

armée contre eux. Mais ils la taillèrent en pièces auprès du fleuve Allia ; puis s'étant avancés vers la ville , ils y mirent le feu , la pillèrent , et massacèrent les sénateurs .

D. Que firent les Romains dans celle extrémité ?

R. Ils s'enfermèrent dans le Capitole , sous les ordres de Manlius , et attendirent l'ennemi , résolus de faire une vigoureuse défense .

D. Les Gaulois prirent - ils le Capitole ?

R. S'étant avancés pendant la nuit , dans le silence le plus profond , ils avaient déjà passé le premier rempart , sans avoir , dit-on , réveillé même les chiens. Mais ils ne purent tromper la sagacité des oies consacrées à Junon , que les Romains avaient épargnées dans la plus grande détresse. Manlius et ses compagnons réveillés par les cris et les battemens d'ailes de ces oiseaux , coururent aux armes , et précipitèrent les Gaulois .

lois du haut de la citadelle. En mémoire de cet événement, on établit à Rome une cérémonie annuelle dans laquelle on portait un chien au bout d'une fourche, et une oie en triomphe dans une cuirasse.

D. Les Gaulois furent-ils tout-à-fait chassés de la ville ?

R. On envoya des députés à Camille pour le ramener à Rome en qualité de dictateur. Cependant les Gaulois étaient pressés par la famine. On leur offrit une somme pour les engager à lever le siège ; ils l'acceptèrent. Mais Camille étant venu pendant la négociation, avec des troupes qu'il avait rassemblées, attaqua les Gaulois, détruisit leur armée entière. Il fit alors rebâtit Rome, dont il fut appelé le second fondateur.

D. A cette époque les Romains ne furent-ils pas encore injustes envers un autre de leurs libérateurs ?

R. Ils le furent envers Manlius, à qui sa défense du Capitole avait valu le surnom

de *Capitolinus*. Accusé d'aspirer à la souveraineté , il fut précipité l'an 370 , de la roche Tarpeienne ?

D. Cette sévérité procura-t-elle la tranquillité dans Rome ?

R. L'esprit de rivalité entre les patriciens et les plébéiens , qui faisait sacrifier les citoyens les plus distingués par leurs services , entretenait dans l'état une agitation continue , qui ne se calmait un moment que dans les grands dangers. Il y eut souvent des interruptions dans le mode du gouvernement. Les plébéiens voyaient avec dépit que les deux consuls fussent nommés parmi les patriciens. Enfin , après bien des années de débats et de troubles , il fut décidé qu'un de ces deux magistrats serait pris dans la classe plébéienne. La tranquillité commençait à renaître , lorsque les Latins susciterent une guerre sanglante.

D. Pour quel motif ?

R. Parce qu'ils voulaient jouir du droit de citoyens romains. C'est dans celle

guerre que Titus Manlius Torquatus donna un exemple inoui de sévérité.

D. Citez cet exemple.

R. Les deux armées étaient en présence ; et Manlius, alors général, avait défendu de combattre sans ses ordres. Son fils ayant été défié par un chef des Latins, oublia la défense. Il s'élança hors du camp, combattit sou insolent ennemi, et le tua. Il vint ensuite se présenter à son père. Mais celui-ci, loin d'applaudir à sa victoire, lui fit trancher la tête, pour le punir d'avoir enfreint la discipline militaire.

D. Cette guerre ne présente-t-elle pas encore un trait remarquable ?

R. Oui, c'est le dévouement du consul Décius Mus, qui se précipitant au milieu des ennemis, décida la victoire par sa mort glorieuse. Son fils, dans la suite, s'illustra par un pareil dévouement.

D. Quels autres ennemis Rome eut-elle alors à combattre ?

R. Les Samnites , peuple courageux , qui lui firent une guerre très-sanglante et très-longue. Les Romains les vainquirent en plusieurs rencontres. Mais ils n'eurent pas toujours le même succès. L'an 433 , l'armée romaine ayant été surprise dans un défilé que l'on a appelé *Fourches Caudines* , fut obligée de mettre bas les armes , et de passer sous le joug.

D. Cet affront fit-il perdre le courage aux Romains ?

R. Il le ralluma au contraire , et ils ne tardèrent pas à subjuguer les Samnites , ainsi que les Latins. Cette nouvelle conquête le rendait maîtres d'une grande partie de l'Italie ; mais ils eurent bientôt un rival redoutable.

D. Quel était ce rival ?

R. Pyrrhus , roi d'Epire , qui vint au secours des Tarentins , auxquels les Romains avaient déclaré la guerre , pour venger une insulte faite à leurs ambas-

échec pour ce peuple si voile et insou-
lent.

D. Qui fut vainqueur ?

R. Pyrrhus d'abord, dont les élé-
phants causaient une telle frayeur aux
Romains, qui voyaient ces animaux
pour la première fois, que le désordre
se mit dans leur armée. Mais ce roi fut
ensuite vaincu et obligé de se retirer en
Campanie, d'où il envoya Cinéas, son
faveur, pour proposer la paix.

D. Les Romains l'acceptèrent-ils ?

R. Ils rejettèrent ses propositions, di-
sant qu'ils ne voulaient pas entendre par-
ler de paix, tant que Pyrrhus serait en
Italie. Cinéas meurra donc auprès de
son maître, et lui dit qu'à son entrée
dans le sénat, il avait cru voir une as-
semblée de rois, tant il avait été frappé
de la majesté des sénateurs.

D. La guerre fut donc continuée ?

R. Oui ; et Pyrrhus fut contraint de
retourner en Epire, après avoir eu plus

d'une occasion d'admirer la vertu des Romains.

D. Citez quelques exemples.

R. Caius Fabricius, alors consul, était campé non loin de Pyrrhus. Le médecin de ce roi vint trouver Fabricius pendant la nuit, et lui offrit, moyennant une récompense, d'empoisonner son maître. Le consul, ayant horreur d'une telle proposition, renvoya le médecin, pieds et mains liées, à Pyrrhus, en lui donnant avis du projet de ce traître. Pyrrhus, plein d'admiration pour le consul romain, voulut se l'attacher par des présens. On rapporte même qu'il lui offrit une partie de ses états, s'il voulait le suivre. Mais Fabricius rejeta toutes ces offres, quoiqu'il fût si pauvre, qu'à sa mort, il ne laissa pas de quoi doter ses filles.

D. Quel est l'autre citoyen que l'on cite dans ces beaux tems de la République romaine, comme un modèle de désintéressement et de simplicité ?

R. Manius Curius, qui, rentré dans

Rome après avoir soumis les Samnites, et s'être emparé d'un immense butin, ne garda de toutes ces richesses qu'un vase de bois. C'est lui qui acheva de vaincre le roi d'Epire, et le chassa de l'Italie. Son triomphe fut remarquable par les éléphants qui parurent alors pour la première fois à Rome.

CHAPITRE V.

Cinquième Epoque.

GUERRES PUNIQUES,

Dont la première commença l'an de Rome 489, 264 ans avant J. C.

D. Les Romains ne vont-ils point porter leurs armes hors de l'Italie ?

R. Oui. Faibles dans leur origine, environnés de beaucoup de petits peuples belliqueux et jaloux, ils ont été près de cinq cents ans à s'affermir dans

leur presqu'île. Une fois qu'ils eurent tout soumis autour d'eux, ils conquirent, à pas de géant le monde alors connu, et chaque peuple, tour-à-tour, fut dévoré par leur ambition et par leur ardeur guerrière.

D. Qu'appelle-t-on guerres puniques ?

R. Ce sont les guerres contre les Carthaginois.

D. Quelle fut l'occasion de la première guerre punique ?

R. Hiéron, roi de Syracuse, assiégeait, de concert avec les Carthaginois, Messine, ville de Sicile. Les habitans, qui étaient alliés des Romains, les appelaient à leur secours. Appius Claudius, envoyé à la tête d'une armée, fit lever le siège, et la guerre continua entre les deux peuples.

D. Les Romains furent-ils toujours vainqueurs dans cette première guerre punique ?

R. Ils remportèrent des avantages en

Sicille ; mais ils furent plusieurs fois battus sur mer, où les Carthaginois leur étaient tout supérieurs. Ces échecs leur donnaient de l'expérience ; et bientôt Caius Duilius remporta une victoire signalée, dans laquelle il prit aux ennemis trente vaisseaux, après en avoir coulé treize à fond. Atilius Régulus, qui eut le commandement après lui, gagna une bataille plus importante encore. Car il défit la flotte des Carthaginois qui était composée de 550 vaisseaux. Il fut le premier général romain qui passa en Afrique, où il prit plusieurs villes, et où il trouva un serpent si monstrueux qu'il fallut l'attaquer avec des mailles de ferme : sa peau, envoyée à Rome, avait, suivant le rapport des historiens, 120 pieds de long.

D. Un traité de la vie de Régulus ne prouve-t-il pas la simplicité qui régnait encore dans ce temps parmi les Romains ?

R. Le commandement lui ayant été

continué pour une année , il écrivit au sénat que le fermier qui cultivait son champ de sept arpens , venait de mourir , et que le seul esclave qu'il possédait , avait profité de cette occasion pour s'enfuir avec les instrumens du labourage. Il demandait en conséquence que l'on nommât un autre général , afin qu'il pût retourner à son champ , et que sa famille ne fût pas exposée à mourir de faim. Le sénat fit cultiver le champ et fournir des vivres à la femme et aux enfans de Régulus , aux frais du trésor public.

D. Ce général fut - il toujours heureux ?

R. Les Carthaginois ayant donné le commandement au Lacédémonien Xanthippe , général très-expérimenté , celui-ci battit les Romains , en tua 30,000 , et fit 13,000 prisonniers , parmi lesquels se trouva Régulus lui-même.

D. Que firent les Romains dans cette conjoncture ?

R. Ils levèrent une nouvelle armée ,

dont ils donnèrent le commandement à Métellus, et les Carthaginois furent chassés de la Sicile.

D. Quel fut le sort de Régulus ?

R. Les Carthaginois l'envoyèrent à Rome sur sa parole pour proposer de leur part l'échange des prisonniers. Ce généreux Romain parla dans le sénat contre cet échange, comme étant désavantageux à la République. Ensuite, malgré les instances de ses proches et de ses amis, fidèle à son serment, il retourna à Carthage, où il périt dans les tourmens.

D. Les Romains veigèrent - ils sa mort ?

R. Caius Lutatius remporta sur les Carthaginois une victoire complète, dans la bataille navale des îles Egates : ce qui les réduisit à demander la paix. Les conditions furent qu'ils abandonneraient la Sicile, et paieraient un tribut pendant vingt ans.

D. Les Romains restèrent donc alors sans ennemis ?

R. Ils eurent trois différentes guerres à soutenir en même tems, savoir contre les Illyriens, les Liguriens et les Gaulois. Mais ces ennemis furent bientôt vaincus.

Seconde guerre Punique , l'an de Rome 536.

D. La paix avec les Carthaginois dura-t-elle long-tems ?

R. Environ vingt-trois ans. Elle fut rompue par Anibal, à qui son père Amilcar avait fait jurer dès l'enfance une haine éternelle contre les Romains. Il alla mettre le siège devant Sagonte, ville d'Espagne, et qui était leur alliée; il la prit au bout de sept mois; puis il traversa les Pyrénées, la Gascogne méridionale et les Alpes, et arriva en Italie, après avoir essayé bien des peines et des fatigues.

D. Les Romains s'opposèrent-ils à sa marche ?

R. Ils envoyèrent contre lui Scipion, qui fut battu près de la rivière du Tésin. Tibérius Sempronius, qui vint au secours de son collègue, voulut livrer bataille à Annibal près de la Trébie, et la perdit. Le consul Flaminus, qui leur succéda, ne fut pas plus heureux près du lac Trasimène, où il fut tué.

D. Quel parti prirent alors les Romains ?

R. Celui qu'ils prenaient dans les circonstances difficiles ; ils créèrent un dictateur, et ce fut Fabius Maximus qu'ils opposèrent à un ennemi si redoutable. La conduite prudente et les sages délais de ce général lui firent donner le nom de *Temporiseur*. Il savait ménager ses forces en atténuant celles d'Annibal ; et l'on peut dire que Rome lui dut son salut.

D. Les romains reconnaissent-ils d'abord les services que Fabius leur rendait ?

R. Prenant sa prudence pour de la timidité, ils le remplacèrent par Paul Emile et Terentius Varron. Celui-ci, malgré les avis de son collègue, voulut livrer bataille aux Carthaginois, et les attaqua en Apulie, près d'un village appelé Cannes.

D. Quel fut l'effet de cette témérité ?

R. L'armée romaine fut taillée en pièces l'an 538. Il n'échappa qu'un très-petit nombre avec Varron. Paul Emile se fit tué pour ne pas survivre à la honte de son pays. La perte fut si grande du côté des Romains, qu'Annibal envoya, dit-on, à Carthage trois boisseaux d'anneaux d'or pris aux chevaliers romains qui avaient été tués. C'en était fait de Rome, s'il eût suivi le conseil d'un de ses officiers nommé Maharbal.

D. Quel était ce conseil ?

R. C'était de marcher droit au Capitole. Comme Annibal s'y refusait, Maharbal lui dit : « Tu sais vaincre Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. »

En effet il se retira à Capoue avec ses troupes, qui s'énerverent dans les plaisirs et la mollesse.

D. Les Romains se relevèrent-ils de la défaite de Cannes ?

R. Jamais la consternation n'avait été si grande. Cependant le Sénat et le peuple montrèrent dans cette occasion un grand caractère. On alla au devant du consul Varron, pour le remercier solennellement de n'avoir pas désespéré du salut de la République, et l'on chercha les moyens de réparer tant de pertes. Les armes manquaient : on enleva des temples et des portiques les anciennes dépouilles des ennemis. Le trésor public était épuisé : les Sénateurs donnèrent toutes leurs richesses, et cet exemple fut suivi par les chevaliers. Enfin l'on n'avait point de soldats : les jeunes gens de dix-sept ans s'engagèrent, et l'on acheta des esclaves que l'on arma.

D. Ne pouvait-on pas racheter des prisonniers ?

R. Oui, et cela aurait coûté beaucoup moins. Mais le Sénat voulait que le peuple fût bien pénétré de cette maxime, qu'il faut vaincre ou mourir; et c'est ce qui rendit les armées romaines si souvent victorieuses.

D. Les Romains attaquèrent-ils les premiers?

R. Quand tout fut prêt pour une nouvelle campagne, l'armée romaine se mit en marche. Les Carthaginois sortirent alors de leur long sommeil. Mais leurs forces étaient amollies; ils n'avaient plus le même courage. Aussi furent-ils constamment battus par les Romains. La Sicile qui s'était livrée aux Carthaginois, fut reconquise par Marcellus, et ce général prit Syracuse après un siège de trois ans. La ville fut livrée au pillage, et le célèbre Archimède y pérut.

D. Quel était cet Archimède?

R. Profondément livré à l'étude des mathématiques, il avait acquis un talent merveilleux pour la construction des

machines de guerre ; et pendant trois années il rendit presque inutiles tous les ouvrages des assiégeans. On rapporte qu'il avait inventé un verre ardent à l'aide duquel il brûla une partie de la flotte romaine.

D. Comment pérît Archimède ?

R. Lorsque la ville fut prise, Marcellus ordonna de respecter une vie aussi précieuse. Archimède était alors plongé dans une méditation profonde, et ne s'était pas apperçu de la prise de Syracuse, lorsque un soldat étant entré dans sa maison, lui demanda qui il était. Comme il ne répondait pas, le soldat irrité le tua. Marcellus pleura sa mort, et lui fut donner les honneurs de la sépulture. L'année suivante, Marcellus fut surpris et tué dans une embuscade.

D. L'Italie était-elle le seul théâtre de la guerre ?

R. Les deux Scipion battaient continuellement les Carthaginois. Mais ils périrent dans une affaire, et Publius Scipion, leur neveu, depuis surnommé l'Afri-

éain, prit leur place dans le commandement. Asdrubal, frère d'Anubal, qui commandait les Carthaginois en Espagne, se voyant repoussé par Scipion et sachant dans quel état de détresse se trouvait son frère en Italie, résolut de tenter le passage des Alpes avec une forte armée pour aller le secourir.

D. Les deux armées se réunirent-elles ?

R. Les consuls Claudio Néron et Livius Salinator partirent de Rome avec de nombreuses troupes ; et tandis que Néron contenait Annibal dans l'Apulie, Livius marchait au devant d'Asdrubal pour s'opposer à sa descente. Celui-ci étant entré en Italie, avait envoyé quatre cavaliers avec des dépêches pour son frère. Ils furent pris et conduits à Néron. Le consul apprit ainsi le projet d'Asdrubal.

D. Que fit-il pour s'y opposer ?

R. Voyant le danger aussi pressant, il partit de nuit avec des troupes d'élite, à l'insçon d'Annibal auprès duquel il était campé, et joignit son collègue Livius

au bout de quelques jours. Les deux corsuls attaquèrent Asdrubal; son armée fut taillée en pièces, et lui-même périt. Néron repartit pour son camp avec la même précipitation, sans qu'Annibal se fût seulement aperçu de son absence, et répandit la consternation parmi les Carthaginois en faisant jeter devant leur camp la tête d'Asdrubal qu'il avait eu soin d'apporter.

D. Que se passa-t-il en Espagne pendant ce tems?

R. Publius Scipion avait soumis ce pays, dont il s'était attaché les habitans par sa douceur et sa modération.

D. Citez un trait de sa vertu.

R. Il venait de prendre d'assaut Carthagène, ville riche et puissante. Parmi les prisonniers, il se trouva une jeune fille d'une grande beauté, promise en mariage à l'un des principaux habitans, et que les soldats amenèrent au général. Scipion la rendit à ses parens sans rançon, quoiqu'ils eussent apporté beaucoup d'or

pour la racheter; et comme ils suppliaient le général d'accepter cet or, il le donna au futur de la jeune fille, comme présent de noces.

D. Quel fut l'effet de cette générosité?

R. Elle lui attira la bienveillance des peuples de cette contrée. Aussi voulurent-ils, pénétrés d'admiration pour ses vertus, le proclamer roi. Mais Scipion refusa ce titre.

D. Scipion ne porta-t-il pas la guerre aux Carthaginois en Afrique même?

R. Oui: d'abord il mit dans son parti Masinissa, roi des Numides, et Syphax, roi des Maures. Mais celui-ci l'abandonna bientôt pour passer du côté des Carthaginois.

D. Cette défection fut-elle utile à Syphax?

R. Elle lui fut au contraire fatale; car Scipion le battit avec les Carthaginois, et le fit prisonnier.

D. Quel fut le résultat de cette défaite des Carthaginois?

R. Saisis de frayeur, ils rappelèrent Annibal d'Italie. Mais il fut battu lui-même à Zama, et forcé de prendre la fuite. Alors la fière Carthage, obligée de s'humilier devant la fortune de Rome, envoya faire à Scipion des propositions de paix.

D. Obtint-elle cette paix ?

R. Oui, en se soumettant à toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer, c'est-à-dire en abandonnant aux Romains l'Espagne, les îles entre l'Afrique et l'Italie, tous ses vaisseaux de guerre, et en s'obliguant de payer un fort tribut. Cette victoire valut à Scipion les honneurs du triomphe et le surnom d'Africain.

Ainsi finit la seconde guerre punique, après avoir duré dix-huit ans.

D. Les sciences étaient-elles alors florissantes à Rome ?

R. Les belles lettres commençaient seulement à être cultivées dans cette ville célèbre. Plaute, Ennius et Térence

avoient paru , et Scipion , qui étais instruit , avait pour amis les plus beaux génies de ce tems.

D. Contre qui les Romains tournèrent-ils leurs armes , après la seconde guerre punique ?

R. Annibal à qui les Carthaginois ne pouvaient pardonner de s'être laissé vaincu par Scipion , s'étais réfugié auprès d'Antiochus , roi de Syrie , qu'il avait engagé à faire la guerre aux Romains. Mais Lucius Cornélius Scipion , surnommé à cette occasion l'Asiatique , et à qui son frère Scipion l'Africain ne dédaigna pas de servir de lieutenant , le vainquit sur terre et sur mer , et le força d'accepter une paix honteuse. Cet avantage rendit les Romains maîtres d'une grande partie de l'Asie.

D. Que devint alors Annibal ?

R. Il se retira chez Prusias , roi de Bithinie ; mais se voyant près d'être pris par les Romains qui le poursuivaient

partout, il prit du poison qu'il portait toujours sur lui.

D. Comment les deux Scipion furent-ils reçus à Rome ?

R. Ils jouirent des honneurs du triomphe. Mais l'envie qui marche toujours avec la gloire, ne tarda pas à les poursuivre. Ils furent accusés d'avoir détourné des sommes à leur profit sur l'immense butin fait dans la guerre contre Antiochus. Ils confondirent aisément les calomniateurs. Scipion l'Africain se retira dans une maison de campagne où il finit ses jours.

D. Rome, après avoir triomphé de Carthage, chercha-t-elle d'autres ennemis ?

R. Toujours ambitieux de nouvelles conquêtes, les Romains attaquèrent Philippe, roi de Macédoine (1), auquel ils reprochaient d'insulter leurs alliés. Le consul Quintius Flaminus le défit com-

(1) Il ne faut pas le confondre avec Philippe, père d'Alexandre.

glement. Il rendit ensuite à la Grèce l'apparence de son ancienne liberté, et revint à Rome en triomphe.

D. Cette victoire termina-t-elle la guerre contre la Macédoine ?

R. Persée, fils de Philippe, héritier des états et de la haine de son père contre les Romains, engagea dans son parti des Achéens et quelques autres peuples. Il eut d'abord des succès ; mais Paul Emile le battit bientôt, le prit et le fit marcher à la suite de son char. Jamais triomphe n'avait été si pompeux. Le butin fut si considérable, et le trésor public se trouva si riche, que tous les impôts furent abolis. Paul Emile, loin de désirer la moindre partie de ces richesses, ne daigna pas même les regarder. Il mourut si pauvre qu'il fallut faire ses obsèques aux dépens de la République.

C H A P I T R E VI.

Sixième époque.

D E S T R U C T I O N D E C A R T H A G E .

L'an 638 de Rome, 115 ans avant J.C., et presque dans le même tems de Corinthe et de Numance.

D. Quelles causes donnèrent lieu à la troisième guerre punique ?

R. La haine des Romains contre Carthage, leur ambition, et les instances de Caton le Censeur, qui ne cessait de dire, dans le Sénat, qu'il fallait détruire cette ville. Les Carthaginois étant en guerre contre Masinissa, roi de Numidie, les Romains qui ne cherchaient qu'une occasion de rompre la paix, sous prétexte de se porter médiateurs pour leur allié, trompèrent les Carthaginois, exigèrent d'eux le sacrifice de leurs machines de guerre, de leurs munitions, de leurs vaisseaux, et voulurent ensuite les obliger à quitter leur ville pour se retirer à quelques milles dans l'intérieur des terres.

D. Comment les Carthaginois reçurent-ils cette proposition ?

R. Avec toute l'indignation qu'elle était capable d'exciter. Quoique déjà épuisés, ils se préparèrent à la guerre avec la fureur du désespoir. Mais Carthage succomba sous les coups de Publius Scipion, qui eut aussi le surnom d'Africain; et ce héros pleura sur les cendres d'une ville autrefois si florissante, qu'il fut ordre de détruire.

D. Quelles guerres suivirent la ruine de Carthage ?

R. Le consul Lucius Mummius s'empara de l'Achaïe, pilla et livra aux flammes Corinthe, la ville principale de ce pays qu'il réduisit en province romaine. Les Romains furent souvent battus en Espagne par les habitans soulevés, ayant à leur tête Viriathus qui, pendant treize années, résista vaillamment à ses ennemis, et que ceux-ci firent assassiner par trahison.

D. Quel général mit fin à cette guerre ?

R. Scipion Emilien, le destructeur

de Carthage. Il fit le siége de Numance, dont les habitans, quand ils se virent réduits à la dernière extrémité, firent un monceau de leurs meubles et de leurs effets, puis y ayant mis le feu, s'égorgèrent, ou s'empoisonnèrent, eux, leurs femmes et leurs enfans.

Ces succès au dehors furent suivis de troubles intérieurs; et telle était la fatale destinée de Rome, qu'aussitôt qu'elle paraissait devoir jouir de quelque calme hors de son sein, elle était déchirée par des divisions intestines.

D. Quelle fut l'origine des troubles élevés à cette époque?

R. Tibérius Gracchus, petit-fils du grand Scipion, et ennemi des patriciens, s'étant fait nommer tribun du peuple, déclama hautement contre l'orgueil et la tyrannie du Sénat, et proposa la loi agraire. Les sénateurs s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens de réprimer la hardiesse de Tibérius. Celui-ci voulut se réfugier dans le Capitole, et

faisait au peuple des signes de la main qu'il portait de tems en tems sur sa tête. Les nobles expliquèrent ce geste en disant qu'il demandait la couronne. Scipion Nasica, cousin du tribun, se déclara contre lui et le tua.

D. Les divisions cessèrent-elles ?

R. Quelques années après, Caïus Gracchus, par ambition et pour venger son frère, marcha sur les mêmes traces. Sa tête fut mise à prix, et il finit comme Tibérius.

D. Que se passa-t-il de remarquable dans l'intervalle des deux Gracchus ?

R. Une guerre contre des ennemis que Rome méprisa d'abord, mais que leur nombre et leur fureur rendirent ensuite redoutables. Pendant six ans, deux cents mille esclaves révoltés, ravagèrent la Sicile ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils furent défaites.

CHAPITRE VII.

Septième époque.

Corruption des Romains , par suite de leurs conquêtes et de leurs richesses ; Guerres de Jugurtha ; Marius et Sylla , l'an 647 de Rome , 106 ans avant J. C. ; Guerres civiles , horribles Proscriptions.

D. Il paraît que nous sommes arrivés à une époque bien désastreuse ?

R. Elle est bien différente de celle où toutes les vertus régnaien dans Rome avec la pauvreté. Les richesses des nations vaincues , en entrant dans cette ville , y introduisirent tous les vices. Dans les beaux tems de la république romaine. l'ambassadeur d'un roi ne trouva pas un homme , une femme même , qui voulût accepter ses présens. A l'époque dont nous parlons , Jugurtha , sachant pas

expérience combien il est facile de corrompre, avec de l'argent, les Sénateurs et les principaux citoyens, s'écrie en quittant Rome : « O ville vénale, tu périras bientôt, si tu trouvais quelqu'un pour t'acheter ! »

D. Quelle fut l'occasion de la guerre contre Jugurtha ?

R. Ce prince, fils adoptif du roi Micipsa, eut la barbarie de faire périr les deux fils de son bienfaiteur, pour jouir seul du royaume de Numidie. Les Romains, dont Micipsa avait été le fidèle allié, voulant punir le crime de Jugurtha, envoyèrent Métellus en Afrique avec une armée.

D. Métellus termina-t-il cette guerre ?

R. Il obtint des succès; mais les intrigues de Marius, qui était son lieutenant, le firent rappeler. Marius envoyé à sa place en qualité de consul, battit Bocchus, roi de Gétulie, chez lequel Jugurtha s'était réfugié, et l'obligea de lui livrer le roi Numide. Il conduisit

à Rome Jugurtha , en fit l'ornement de son triomphe , et le jeta dans une prison , où il mourut .

D. Est-ce la seule expédition de Marius ?

R. Après la guerre de Numidie , Marius fut nommé consul pour la seconde fois , et chargé de la guerre contre les Cimbres et les Teutons .

D. Quels étaient ces peuples ?

R. Des barbares venus du nord de la Germanie , qui cherchaient un asyle en Italie , et commencèrent par battre trois généraux romains . Marius joignit d'abord les Teutons au pied des Alpes , et les tailla en pièces . Puis étant tombé sur les Cimbres qui venaient de passer l'Athésis , il en fit un si horrible carnage , qu'il en resta , dit - on , 80,000 sur le champ de bataille . Rome eut ensuite à combattre les peuples d'Italie qui se soulevèrent pour obtenir le droit de cité . Elle les soumit , mais elle finit par leur accorder ce qu'ils demandaient .

Quelque tems après commença la guerre contre Mithridate, dont les suites furent si funestes à la république.

D. Quelle fut l'origine de cette guerre ?

R. Mithridate, roi de Pont, voulait s'emparer de la Cappadoce au préjudice d'Ariobarzane, à qui le Sénat l'avait donnée. On chargea sur-le-champ Sylla de lui faire la guerre. A cette nouvelle, Mithridate fit massacrer tous les Italiens qui étaient en Asie, et s'empara de la Macédoine et de la Grèce.

D. Sylla parvint-il à le soumettre ?

R. Ce ne fut pas lui qui eut cet honneur : la rivalité de deux hommes éclatant à cette occasion, va noyer Rome dans le sang.

D. Comment cela ?

R. Sylla était déjà parti pour sa destination. Marius lui fit ôter le commandement, et se le fit donner à lui-même. Aussitôt Sylla furieux revint sur ses pas, rentra dans Rome les armes à la main, et chassa Marius.

D. Que devint celui-ci ?

R. Il se tint pendant quelque tems caché dans un marais. Mais ayant été découvert, il fut conduit à Minihurnes, et plongé dans un cachot ; quelques jours après, on envoya dans sa prison un esclave cimbre chargé de le tuer. Marius, voyant venir à lui cet homme, l'épée nue, se leva avec dignité, et lui dit : « Malheureux ! oseras-tu assassiner Marius ? » Le cimbre épouvanté s'ensuit.

Bientôt il sortit de sa prison, et passa la mer dans une petite barque qui le conduisit en Afrique.

Il s'arrêta sur le territoire de Carthage, et s'assit dans un lieu écarté. On l'aperçut : un licteur vint lui signifier l'ordre de s'éloigner. Comme Marius le regardait sans lui parler, le licteur insista en disant : quelle réponse voulez-vous que je fasse au Préteur ? « Va lui dire, répondit le trop célèbre fugitif, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. »

D. Que faisait alors Sylla ?

R. Il était rentré à son expédition contre Mithridate : Marius profita de son absence pour rentrer en Italie. Ayant rassemblé des troupes, il se rendit maître de Rome, qu'il remplit de carnage et de sang. Il mourut enfin l'an 667, succombant à la vieillesse et aux maladies.

D. Les scènes sanglantes finirent-elles avec Marius ?

R. Les cruautés de Marius ne sont que le prélude des horreurs auxquelles Rome, maîtresse du monde, va être désormais livrée, par les passions qui se déchaîneront dans son sein. Sylla, qui était en Grèce, ayant appris la défaite de son parti, se hâta de faire la paix avec Mithridate, qu'il rendit tributaire des Romains. Puis, de retour à Rome, il se fit nommer dictateur. Alors il ne pensa plus qu'à exterminer le parti encore existant de Marius. Il donna le premier exemple des proscriptions, exemple qui fut dans sa suite imité,

et qui fit couler des flots de sang. Il publia des listes portant les noms de ceux qu'il dévouait à la mort; et les malheureux étaient à l'instant égorgés. Une multitude innombrable de citoyens périt. Beaucoup furent sacrifiés à des haines particulières, et plus encore à la cupidité. Un citoyen vit son nom sur la liste fatale : Ah, malheureux ! s'écria-t-il, c'est ma campagne d'Albanie qui fait mon crime. A quelques pas de là, il fut poignardé.

D. La guerre était-elle aussi allumée hors de Rome pendant ces proscriptions ?

R. Serlorius, qui soutenait encore en Espagne le parti de Marius, défia Métellus en plusieurs rencontres; mais enfin il fut battu par Pompée, et finit par être assassiné dans un festin par ses propres soldats.

D. Comment finit la tyrannie de Sylla ?

R. Il abdiqua la dictature, au moment où l'on s'y attendait le moins;

il renvoya ses licteurs, et vint tranquillement se promener dans la place publique, comme un simple citoyen. On était stupéfait, et l'on ne pouvait concevoir que ce fût le même homme qui, l'instant d'auparavant, jouissait d'un pouvoir si redoutable. Enfin, après avoir versé tant de sang, il se retira dans une maison de campagne, où il mourut paisiblement dans son lit.

D. Qu'arriva-t-il après sa mort ?

R. Un gladiateur, nommé Spartacus, ayant forcé sa prison, parvint à rassembler une armée de brigands et d'esclaves. Il battit plusieurs fois les armées romaines; mais enfin il fut lui-même défait par Crassus et Pompée.

D. La guerre de Mithridate était-elle terminée ?

R. Elle se ralluma plus vivement que jamais. Ce prince avait mis dans son parti Tigrane, roi d'Arménie, et s'était emparé de la Bithinie. Lucullus ayant été nommé consul, le battit en plusieurs occasions

occasions ; il aurait sans doute achevé sa défaite , si on lui en avait laissé le tems. Mais il fut remplacé par Pompée , et revint à Rome , pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. C'était le citoyen le plus riche de la république. Ses vêtemens , ses maisons , ses jardins , ses repas , tout était chez lui de la magnificence la plus recherchée. On raconte que les salles de son palais avaient une dépense marquée pour les repas qui devaient y être donnés , et que lorsqu'il mangeait dans celle d'Apollon , qui était la principale , le festin était de dix mille écus.

D. Comment Pompée termina-t-il la guerre de Mithridate ?

R. A son arrivée en Asie , il chassa le roi de Pont de ses états. Mithridate réduit au désespoir par ses malheurs et surtout par la révolte de son fils Pharnace , se donna la mort. Pompée ne tarda pas à se rendre maître de l'Asie ; et revint à Rome couvert de gloire.

D. La corruption des mœurs de Rome ne la mit-elle pas alors dans un grand danger ?

R. Un homme perdu de débauches et de dettes, qui avait de grands vices et de grands talens, Catilina, profita de la foule de mauvais sujets qui étaient dans Rome, pour se les attacher par l'espérance du pouvoir et du pillage.

D. Quelle fut l'occasion de sa révolte ?

R. N'ayant pu obtenir le consulat qu'il avait vivement sollicité, et furieux de voir qu'on lui avait préféré Cicéron, il jura de s'en venger : il composa son armée de la bande de scélérats qu'il s'était associés, et de tout ce qu'il y avait de plus corrompu dans Rome.

D. Quel était son projet ?

R. D'égorger le Consul et les Sénateurs, d'incendier Rome et de la piller. Mais la sagesse de Ciceron déconcerta cet horrible complot. Les principaux conjurés furent arrêtés et mis à mort

en prison ; Catilina prit la fuite , et courut rejoindre son armée qu'il tenait à quelque distance de Rome.

D. La République fut-elle obligée de le combattre ?

R. Elle lui opposa une armée : celle de Catilina fut taillée en pièces. Cet audacieux conspirateur se précipita lui-même dans les rangs ennemis , et tomba percé de coups. Le Sénat et le peuple romain décernèrent à Ciceron le titre de *Père de la patrie*.

D. La reconnaissance publique envers Ciceron fut-elle de longue durée ?

R. Ses ennemis , pour le persécuter , se servirent du prétexte que , dans l'affaire de Catilina , il avait fait mourir des citoyens romains , sans qu'ils fussent jugés. Lorsque le tems de sa magistrature fut expiré , comme il se préparait à haranguer le peuple suivant l'usage , un tribun nommé Clodius l'en empêcha , lui ordonnant de s'en tenir au serment exigé par la loi. Ciceron éluda ce ser-

ment qui aurait pu être contredit, et s'écria d'une voix forte : « Je jure que » j'ai sauvé la République et la ville de » Rome. » Tout le peuple applaudissant, répéta le même serment avec transport. Clodius, toujours acharné contre Cicéron, parvint quelque tems après, à le faire exiler, et fit brûler toutes ses possessions. Mais l'orateur fut bientôt rappelé solennellement, et le Sénat décrêta que sa maison serait rebâtie aux frais du trésor public.

CHAPITRE VIII.

Huitième Epoque.

PREMIER TRIUMVIRAT,
L'AN DE ROME 698,
55 ANS AVANT J. C.

D. Comment Rome était-elle gouvernée au milieu de ce débordement de tous les crimes ?

R. Pompée, Crassus et César, ayant

mis le Sénat dans leurs intérêts, se partagèrent toute l'autorité. C'est ce qu'on appelle le premir Triumvirat, c'est-à-dire Gouvernement de trois hommes. César eut le gouvernement des Gaules, pour cinq ans, Crassus eut la Syrie, et Pompée resta dans Rome.

D. Leur union dura-t-elle long-tems ?

R. Crassus, l'un des triumvirs, fut tué en combattant contre les Parthes; Pompée n'ayant plus qu'un rival, vit d'un œil jaloux les conquêtes de César, et le fit rappeler. Mais César à la tête de son armée, marcha droit à Rome, que Pompée fut obligé d'abandonner avec ses partisans.

D. Que fit César ?

R. Maître dans Rome, il se fit nommer dictateur, passa en Espagne où il défit les armées qui tenaient pour le parti de Pompée, poursuivit son rival en Grèce, et l'atteignit dans les plaines de Pharsale, où se donna celle fameuse bataille, dans laquelle Pompée fut vaincu.

D. Que devint Pompée ?

R. Il se réfugia en Égypte, où Ptolomée, qui en était roi, le fit assassiner pour faire sa cour à César. Mais celui-ci indigné, ou feignant de l'être, lui déclara la guerre, le défit, et donna le trône à Cléopâtre, sœur de Ptolomée. Ensuite il passa dans le royaume de Pont, et vainquit si rapidement Pharnace, fils de Mithridate, qu'il écrivit au Sénat ces trois mots célèbres, *Veni, Vidi, Vici* : je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Enfin, il dispersa les restes du parti de Pompée en Afrique et en Espagne. Le fils aîné de Pompée fut tué dans une bataille, et Caton, ne voulant pas survivre à la République, se donna la mort.

César, seul maître, l'an de Rome 709.

D. Quelles furent les suites de tant de victoires ?

R. César, après avoir terminé toutes les guerres civiles, vint jouir à Rome

des plus grands honneurs. Il pardonna généreusement à ses ennemis, s'occupa du bien public, et rétablit le bon ordre. Mais son pouvoir absolu, quelques traits qui annoncèrent l'orgueil de la domination, irritèrent contre lui. Une conspiration se forma, dirigée par Brutus et Cassius. Il fut poignardé en plein Sénat. Aussitôt après sa mort, Antoine courut sur la place publique; et là, montrant au peuple la robe sanglante de César, et rappelant ses vertus, il échauffa l'indignation publique contre les meurtriers, qui furent obligés de fuir.

D. Que produisit la mort de César ?

R. Des horreurs qui surpassèrent tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il se forma un second triumvirat entre Antoine, Lépide et Octave, petit-neveu de César qu'il avait adopté et institué son héritier. Alors se renouvelèrent les proscriptions plus sanglantes encore que celles de Marius et de Sylla. Chacun des Triumvirs sacrifia ses amis et ses parents.

à la fureur l'un de l'autre. La tête de Cicéron fut accordée par Octave à la haine d'Antoine et de Lépide, qui livrèrent en échange, l'un son oncle, et l'autre son frère. Les monstres mirent en usage toutes sortes de rapines et de vexations pour se procurer de l'argent.

D. Quel fut le sort de Brutus et de Cassius ?

R. Ils se retirèrent en Macédoine, où Antoine et Octave les vainquirent dans les champs de Philippi. Ils se tuèrent pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis.

D. Comment finit le second Triumvirat ?

R. Lépide était faible, et les deux autres étaient trop ambitieux pour rester long-tems unis. On n'eut pas de peine à faire rentrer Lépide dans la condition privée. Octave se brouilla bientôt avec Antoine, qui avait répudié sa sœur Octavie, pour épouser Cléopâtre, reine d'Égypte. Les deux rivaux se livrèrent un

écombat naval auprès d'Aclium. Cette bataille décida du sort de la République et de Pompée. Il fut vaincu, et se réfugia en Egypte avec Cléopâtre. Octave les y poursuivit. Antoine se donna la mort, et Cléopâtre se fit piquer d'un aspic, pour ne pas servir au triomphe du vainqueur.

TROISIÈME PARTIE.

GOUVERNEMENT IMPÉRIAL,

L'an de Rome 727, 26 ans avant J. C.

D. Que fit Octave n'ayant plus d'ennemis ?

R. Il évita de prendre le titre de roi, et se contenta de celui d'*Imperator*, qui jusques là n'avait signifié qu'un général d'armée, mais qui, depuis Auguste, caractérisa le pouvoir suprême. Le Sénat lui donna

le surnom d'Auguste. Il s'attacha, par sa clémence et sa justice, à faire oublier les sauvages proscriptions du Triumvirat. Auguste mérita les bénédic-tions des Romains, autant qu'Octave avait mérité leur exécration.

D. Ne conserva-t-on rien de l'ancien gouvernement ?

R. Il demeura le même en apparence. Car il y eut toujours des consuls, des tribuns; mais ces magistrats étaient subordonnés à l'Empereur qui avait le pouvoir absolu : pour ne pas trop frapper les esprits par un changement subit, on avait conservé les anciennes formes. Mais les successeurs d'Auguste ne respectèrent plus rien, et Rome fut en proie à toutes les horreurs de la tyrannie. Quelques vertus brillèrent encore sous les Empereurs Titus, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle; mais l'humanité frémit encore au seul souvenir des Tibère, des Néron, des Caligula, et autres monstres qui firent gémir les Romains sous

le plus dur et le plus avilissant esclavage.

D. Quels sont les événemens les plus remarquables du règne d'Auguste ?

R. 1.^o La naissance de Jésus-Christ, 753 ans après la fondation de Rome, et c'est de là que date l'ère chrétienne, suivie dans presque toute l'Europe, et dans une grande partie du monde ; 2.^o la clôture du temple de Janus, pendant douze ans, signe heureux qui annonçait que tous les peuples connus étaient en paix, phénomène trop rare, puisque ce temple n'avait été auparavant fermé que deux fois.

D. A quel âge mourut Auguste ?

R. A 76 ans, après en avoir régné 44, l'an 14 de l'ère chrétienne. Il fut mis au rang des dieux. Il donna son nom à son siècle, qui fut le plus brillant pour les muses latines. A ce siècle appartiennent Cicéron, Virgile, Ovide, Horace, Mécène, le favori d'Auguste et l'illustre protecteur du génie.

D. Que devint l'Empire romain ?

R. Il s'étendit encore beaucoup ; et finit par embrasser presque tout le monde alors connu, c'est-à-dire l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique. Mais son immense étendue fut cause de sa ruine. On crut qu'il serait plus facile de le gouverner et de résister aux ennemis qui l'attaquaient de tous côtés, en le partageant l'an 364, entre deux empereurs. De là l'empire d'Orient et l'empire d'Occident. Les Barbares détruisirent, dans le cinquième siècle, l'empire d'Occident, qui fut relevé par Charlemagne, l'an 800. Les Turcs renversèrent l'empire d'Orient, en se rendant maîtres de Constantinople, l'an 1453.

D. Allez-vous faire l'histoire de tous les Empereurs d'Orient et d'Occident jusqu'à la destruction des deux Empires ?

R. Cette histoire, même en abrégé, serait trop longue ; elle mérite d'être étudiée séparément. Nous nous contenterons, pour le moment, de dire un mot sur les douze Césars.

D. Qu'entendez-vous par les douze Césars ?

R. On appelle ainsi les douze premiers Empereurs romains, depuis Jules César dont nous avons parlé, jusques et compris Domitien.

D. Racontez de ce qu'il y a de plus important à savoir sur ces douze Empereurs.

R. J'ai déjà parlé de César et d'Auguste.

Le troisième empereur fut Tibère, monstre de débauche et de cruauté, tyran sombre et farouche, qui eut un digne ministre de ses fureurs, l'odieux Séjan, qu'il fit cependant périr, parce qu'il découvrit sa trahison. Lui-même fut tué, dans la 23.^e année de son règne, par Macron, préfet des cohortes pré-toriennes.

Le quatrième fut Caligula, qui joignait le délire de la vanité la plus ridicule à la barbarie la plus rafinée. Chréa tribun des gardes pré-toriennes, en délivra

le monde, la quatrième année de son règne.

D. Quel fut le cinquième empereur ?

R. Claude, oncle de Caligula, prince inépte et lâche, qui se tint caché après la mort de son neveu. Mais ayant été découvert, il fut proclamé empereur par les soldats.

D. Dans quelles mains fut l'autorité sous l'empire de Claude ?

R. Dans les mains de Narcisse, de Pallas, et autres vils affranchis, mais principalement dans celles de deux monstres que ce prince imbécille, âgé de plus de cinquante ans quand il parvint à l'empire, épousa successivement.

D. Quelles sont ces deux femmes ?

R. Messaline et Agrippine. La première honteusement célèbre par ses débauches et ses autres crimes, abusait de l'ascendant qu'elle avait sur son mari, pour lui arracher des arrêts de mort contre les personnes dont elle voulait la perte. Elle fit ainsi égorger Silanus, qui s'était

montré insensible à sa passion. Cette infâme princesse, pendant un voyage de l'empereur, eut l'impudence d'épouser solennellement un de ses favoris, Claude vengea ce crime audacieux en autorisant ses affranchis à la faire périr.

D. La conduite d'Agrippine fut - elle aussi scandaleuse ?

R. Pas tout-à-fait autant; mais son ambition ne fut pas moins criminelle. Pour assurer l'empire à Néron, son fils, elle lui fit épouser Octavie, fille de l'empereur, et se délivra par le ser ou par le poison, de tous ceux qui pouvaient y prétendre. Elle ne tarda pas ensuite à empoisonner son mari, parce qu'il témoignait quelque regret de l'injustice qu'il avait faite à son fils Germanicus. Le Sénat avili mit l'imbécille Claude au nombre des dieux.

D. Quel fut le successeur de Claude ?

R. Néron, dont le nom est synonyme de monstre. Quoiqu'élevé par Sénèque et par Burrhus, il ne marqua sa vie

que par des crimes. Il empoisonna son frère Britannicus ; il fit mettre à mort les plus illustres citoyens ; il répudia et fit périr sa femme Octavie, pour s'unir avec Popée, qu'un de ses favoris avait débauchée à son mari ; sa mère elle-même, Agrippine, fut la victime de ses fureurs. Il obligea Sénèque de se faire couper les veines, quoique ce philosophe eût eu la basse complaisance de chercher à justifier les crimes de son indigne élève.

D. Ce monstre ne fut-il pas lui-même enfin puni de ses forfaits ?

R. Plusieurs conspirations s'étaient formées, mais inutilement. Enfin Nymphidius, préfet du Prétoire, et Tigellinus, gagnent les soldats prétoriens en leur promettant de grandes sommes au nom du successeur de Néron ; et le Sénat déclare celui-ci ennemi de l'état. L'Empereur se voyant abandonné de ses gardes, est aussi lâche qu'il a été cruel : il se cache, il veut se donner la mort ; mais il n'en a pas la force : il faut qu'un de

ses affranchis l'aide à s'enfoncer le poignard. Ainsi périt à l'âge de trente ans, le dernier empereur de la famille d'Auguste, famille qui épouvanta le monde par ses crimes.

Galba, septième empereur, l'an de J.C. 58, Othon et Vitellius, huitième et neuvième.

D. Quel était Galba ?

R. Un ancien sénateur, qui s' était retiré en Espagne où il vivait dans l'obscurité, pour échapper aux fureurs de Néron. Il fut proclamé empereur à 73 ans par les Espagnols et les Gaulois. Il ne régna que sept mois, ayant été massacré par les soldats qu'Othon, ancien favori de Néron, et premier mari de Popée, avait séduits.

D. Othon régna-t-il plus long-tems ?

R. Encore moins; car il se tua lui-même, au bout de trois mois, ayant perdu une bataille contre Vitellius, son concurrent, qui s'était fait proclamer empereur par les armées d'Allemagne, pendant qu'Othon était recennu dans Rome.

D. Quel fut le caractère de Vitellius ?

R. le plus méprisable : il avait des ~~inclinations~~ basses & en même temps cruelles ; revenant à Rome pour se faire reconnaître empereur, après sa victoire sur Othon, il se fit un plaisir barbare de visiter le champ de bataille ; & comme l'odeur des cadavres soulevait le cœur de ceux qui l'accompagnaient, il dit ce mot horrible : « Un ennemi tué sent toujours bon, surtout un citoyen. » Il se piquait d'imiter Néron, & fit rendre de grands honneurs à ses cendres.

D. Jouit-il paisiblement de l'empire avec une pareille conduite ?

R. Vespasien, qui commandait les armées en Orient, profita de la haine & du mépris que Vitellius s'était attirés, pour se faire proclamer empereur. Il envoya ses lieutenans contre Vitellius, dont les généraux furent vaincus. Vitellius abdiqua d'abord l'empire sur la promesse d'une pension considérable. Mais reprenant bientôt son autorité par suite de la

commisération du peuple, il fit périr Sabinus, préfet de Rome & frère de Vespasien. Le lieutenant de celui-ci marcha aussitôt contre Rome. Le peuple abandonna Vitellius, & lui fit éprouver, après huit mois de règne, la mort la plus douloureuse, au milieu de toutes les ignominies possibles.

Vespasien, dixième empereur, l'an de J. C. 69 ; Titus et Domitien, onzième et douzième.

D. Vespasien valut-il mieux que ses prédécesseurs ?

R. Il parvint à l'empire avec une grande réputation qu'il avait acquise par de nombreux exploits dans la Grande-Bretagne & dans la Germanie. Il soutint cette réputation par une administration qui fit respirer les Romains du joug affreux sous lequel ils gémissaient depuis tant d'années. Seulement il aima trop l'argent, et employa souvent des moyens peu délicats pour s'en procurer.

D. Eut-il des guerres à soutenir pendant son règne ?

R. L'étendue de l'empire & la mauvaise administration des princes qui avaient précédé, avaient déjà commencé à produire chez différentes nations conquises, de ces soulèvements qui finirent par renverser entièrement cette puissance colossale dont la terre était surchargée. Vespasien eut à combattre les Gaulois & les Bataves qui s'étaient révoltés : il en triompha. Il chargea aussi son fils Titus de la guerre en Palestine, qui fut terminée par la prise & la ruine de Jérusalem.

D. Quelle fut la durée du règne de Vespasien ?

R. Le trop court espace de neuf années. Il mourut à l'âge de 69 ans. Mais son fils Titus, surnommé à juste titre les *délices du genre humain*, fut enlevé au monde, bien plus promptement encore. En effet, il cessa de vivre à quarante-un ans, après un règne de deux années & quelques mois.

D. Quel fut le principal évènement d'un règne aussi court ?

R. La première éruption du mont Vésuve, qui engloutit deux villes, Herculanum & Pompéia. Pline le naturaliste, qui commandait la flotte de Misène, voulant observer de trop près les effets de cette éruption, fut la victime de son imprudente curiosité.

D. Les Romains n'eurent-ils pas bien sujet de regretter le bon Titus ?

R. Oui, tant à cause de ses qualités personnelles, qu'en raison des monstres qui l'avaient précédé, & de celui qui lui succéda.

D. Quelles étaient les qualités de Titus ?

R. Il ne voulait vivre & régner que pour le bonheur des peuples. S'il passait un jour sans faire du bien à quelqu'un : « Mes amis, disait-il à ses courtisans, » j'ai perdu la journée. » Il pardonna toujours à ses ennemis, & ne versa pas une goutte de sang.

D. Quel est ce monstre que vous venez d'annoncer comme successeur de Titus ?

R. Domitien, qui, ayant un si beau modèle dans Titus, son frère, aimait mieux ressembler par ses crimes, ses fureurs, ses débauches & ses folies, à Néron, Tibère et Caligula. Généralement exécré, abandonné même de ses courtisans, il fut tué dans son propre palais, après quinze ans de règne.

D. Que devint l'Empire après ces douze Césars ?

R. Il continua d'être gouverné dans la même forme, par des empereurs dont quelques-uns furent de bons princes, tels que Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle. Sous Trajan fleurirent d'illustres écrivains, Pline le jeune, Juvenal, Tacite, & le judicieux Plutarque. Mais il parut aussi des imitateurs de Néron, tels que Commode, fils du vertueux Marc-Aurèle, Caracalla, Héliogabale. La puissance impériale fut plusieurs fois vendue au plus offrant. Elle était donnée & enlevée par le caprice & la cupidité des soldats, dont les empereurs n'osaient

réprimer la licence, principalement par les gardes préloriennes. L'histoire romaine n'offre presque plus que le récit fastidieux des mêmes événemens qui se renouellent sans cesse, des empereurs massacrés, des provinces révoltées, des barbares qui désolent l'Empire & le morcellent.

D. Le siège de l'empire resta-t-il toujours à Rome ?

R. Constantin, quarante-deuxième empereur, & le premier des empereurs chrétiens, ayant été outragé par les habitans de Rome, fit de Bysance, qu'il nomma *Constantinople*, une nouvelle capitale. Il l'agrandit beaucoup, & la peupla par les grands priviléges qu'il accordait à ceux qui venaient l'habiter. Cette translation impolitique fut une des principales causes de la décadence de l'Empire. L'Occident abandonné devint bientôt la proie des barbares.

D. Quel est le prince qui le premier partagea l'Empire ?

R. Pour résister aux nombreux ennemis qui faisaient des incursions de tous côtés, en Europe, en Asie, en Afrique, Valentinien, quarante-cinquième empereur, partagea ses états avec son frère Valens, l'an 364; il lui abandonna les provinces d'Asie, l'Egypte & la Thrace, se réserva l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne, et s'établit à Milan: ce partage forma l'empire d'Orient & l'empire d'Occident, qui furent détruits, comme nous l'avons dit, le dernier, dans le cinquième siècle, et le premier, dans le quinzième.

D. Sous quels maîtres a été Rome depuis la destruction de l'empire d'Occident?

R. 1.º Sous Odoacre, roi des Hérules, qui déposséda Augustule, le dernier empereur Romain; 2.º Sous huit rois Ostrogoths, pendant 92 ans; 3.º Sous 22 rois Lombards, pendant 206 ans; 4.º sous 9 empereurs Français, pendant 138 ans, 5.º Enfin sous les Papes.

F I N.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES
SUR
L'HISTOIRE DE FRANCE.
—
PREMIÈRE PARTIE.

Première race des Rois de France,
Dite des MÉROVINGIENS,
Comprenant 22 rois en 332 ans, depuis l'an
420 de l'ère chrétienne jusqu'en 752.

Demande. EN combien d'époques peut-on diviser cette première partie de l'histoire de France ?

Réponse. En trois :

1^o. L'entrée des Francs dans les Gaules, et l'élévation de Pharamond sur un bouclier l'an 420 ;

2^o. Le règne de Clovis, qui commença l'an 481 ;

3^o. Les rois fainéans, et la puissance des maires du palais, vers l'an 638.

CHAPITRE PREMIER.

Première époque.

ENTRÉE DES FRANCS DANS LES GAULES,
ET ÉLÉVATION DE PHARAMOND SUR
UN BOUCLIER, L'AN 420.

D. Quelle est l'origine des Français ?

R. Les Français, autrefois appelés Francs, étaient une nation guerrière et peu civilisée, qui était venue du Nord s'établir dans la Germanie, maintenant *Allemagne*. Après avoir séjourné quelque temps dans ce pays, ils jetèrent les yeux sur la France, alors nommée les *Gaules*, dont les Romains étaient maîtres en partie, et résolurent d'y faire une invasion.

D. Quels motifs excitèrent les Francs à faire une invasion dans les Gaules ?

R. La beauté de ce pays, l'un des plus fertiles du monde en productions de tout genre, et la nécessité de porter hors des lieux qui les avaient vus naître l'excédent de leur population. C'est ainsi que les différens peuples du Nord, trop resserrés dans leurs

contrées , envahirent successivement presque toute l'Europe.

D. Quelles étaient les limites des Gaules?

R. A peu près les mêmes que celles qui fixent aujourd'hui l'étendue de la France , en y ajoutant la Hollande et la Suisse qui s'y trouvaient alors comprises.

D. Les Romains occupaient-ils toutes les Gaules ?

R. Non : la faiblesse de leur empire , qui penchait de plus en plus vers sa ruine , avait permis à plusieurs peuples des Gaules de former des états indépendants. Les véritables habitans de ce vaste pays étaient les Gaulois , qui , plus d'une fois , avaient fait trembler les Romains jusque dans la capitale de leur empire , mais qui avaient fini par tomber eux mêmes sous la puissance de cette nation guerrière , et maîtresse d'une grande partie du monde alors connu.

Premier Roi. — Pharamond , l'an 420.

D. Que furent les premiers rois de France?

R. Des chefs militaires. Pharamond s'étant signalé par ses exploits , l'armée des

Francs, pour récompenser sa valeur et dans le dessein d'entreprendre la conquête de la Gaule, l'éleva sur un bouclier, et l'ayant promené autour du camp, le proclama roi vers l'an 420.

D. Connaissons-nous les actions de Pharamond ?

R. Nous savons très-peu de choses sur l'histoire de ces premiers temps de la monarchie. On dit que Pharamond profita d'une loi qui existait déjà à l'égard de certaines terres accordées à des particuliers, pour assurer la couronne dans sa famille et en exclure les femmes.

D. Comment les historiens désignent-ils cette loi ?

R. Sous le nom de loi *salique*. D'ailleurs, ils ne s'accordent ni sur son origine, ni sur ses dispositions.

Second Roi. — Clodion, surnommé le Chevelu, fils de Pharamond. L'an 428.

D. Que fit Clodion ?

R. Il passa le Rhin, pendant qu'Aétius,

lieutenant de l'empereur Valentinien , faisait la guerre aux Goths dans l'ancienne province du Languedoc , qui alors était appelée la *Gaule Narbonnaise*.

D. De quel pays se rendit-il maître ?

R. Etant entré dans la Gaule par le Nord , il se rendit maître de la Belgique , qui alors comprenait toute la partie septentrionale , et établit le siège de son empire à Cambray.

D. D'autres peuples avaient-ils déjà fait irruption dans la Gaule ?

R. Différens peuples s'étaient déjà jetés sur les provinces romaines des Gaules , entr'autres les Bourguignons , qui s'étaient établis vers les parties orientales , et les Goths et Visigoths dans le midi , d'où ils inquiétaient beaucoup les Romains , et ravageaient souvent l'Italie elle-même.

D. Clodion resta-t-il long-temps dans la Gaule ?

R. Non ; car le général romain ayant fait la paix avec les Goths , le chassa au-delà du Rhin ; et ce roi mourut sans avoir pu repasser en France.

Troisième Roi. — Mérovée, fils de Clodion.

L'an 447.

D. Les Francs furent-ils plus heureux sous le successeur de Clodion ?

R. Ils pénétrèrent fort avant dans la Gaule, et s'avancèrent jusqu'à la Seine. Cependant Attila, roi des Huns, étant venu dans ces contrées, les Gaulois se réunirent aux Francs pour arrêter ce barbare, qui partout était suivi de la dévastation. Il fut défait, et son armée taillée en pièces dans les plaines de Châlons.

D. Cette circonstance réconcilia-t-elle les deux peuples ?

R. Une fois délivrés de leur ennemi commun, ils se firent la guerre comme auparavant. Les Francs parvinrent à s'étendre dans la Gaule : ils se rendirent maîtres de Paris et des pays voisins.

D. Qu'est-ce que le nom de Mérovée présente de remarquable ?

R. C'est de ce nom que les rois de la première race ont été appelés *Mérovingiens*.

Quatrième Roi.—Childéric, fils de Mérovée.
L'an 453.

D. Childéric sut-il se maintenir sur le trône ?

R. Il souleva le peuple contre lui par sa conduite. Il fut chassé et remplacé par Egidius.

D. Egidius se conduisit-il mieux ?

R. Un ami de Childéric ayant gagné la confiance du nouveau roi, lui conseilla, pour le perdre plus sûrement, d'accabler le peuple d'impôts. Les Français, las des vexations d'Egidius, le chassèrent à son tour, et rappelèrent Childéric.

CHAPITRE II.

Seconde époque.

RÈGNE DE CLOVIS, L'AN 481.
Cinquième Roi.—Clovis I, fils de Childéric.

D. Pourquoi indiquez-vous le règne de Clovis comme une époque de l'histoire de France ?

R. Parce que ce règne est très-remarquable, et que Clovis est, avec raison, regardé comme le véritable fondateur de la monarchie française.

D. Comment cela?

R. Il se rendit maître de presque toute la Gaule, par les victoires qu'il remporta sur les Romains et sur les Gaulois, et forma de ses conquêtes un grand empire.

D. N'eut-il que les Romains et les Gaulois à combattre?

R. Les Allemands, nation belliqueuse, qui depuis a donné son nom à la Germanie, venant fondre sur les Gaules où ils espéraient s'établir comme tant d'autres barbares, Clovis marcha contre eux; et les ayant rencontrés à Tolbiac, il les défit complètement. C'est à cette occasion qu'il embrassa le christianisme, en faveur duquel la reine Clotilde l'avait déjà beaucoup sollicité, et son exemple entraîna une grande partie de son armée.

D. Quelle était la religion de ces peuples?

R. Le christianisme commençait à faire des progrès parmi eux ; mais auparavant ils adoraient des dieux forgés par leurs caprices. Les Gaulois avaient une vénération particulière pour le guy de chêne dont ils faisaient la récolte avec la plus grande solemnité. Ils honoraient singulièrement leurs prêtres , appelés *Druïdes* , qui rendaient des oracles , et dont les autels étaient souvent ensanglantés.

D. Cultivait-on les sciences et les arts ?

R. On en ignorait même le nom : les peuples étaient alors plongés dans la plus profonde barbarie.

D. Quels autres peuples Clovis eut-il à combattre ?

R. Les Bourguignons et les Visigoths. Il vainquit ces derniers dans la célèbre bataille de Vouillé , près Poitiers , et tua leur roi Alaric.

D. Clovis réunit - il les talens politiques aux talens militaires ?

R. Oui : il se concilia les catholiques en

embrassant leur religion, en favorisant les évêques, et particulièrement celui de Reims (S. Remi), qui avait la confiance du peuple. Il s'attacha les officiers de son armée par des concessions de terres, et en ménageant les vaincus : mais il souilla sa gloire par de grandes cruautés.

D. Citez-en quelques traits ?

R. Il exerça particulièrement sa barbarie contre différens princes de sa famille ; il fit massacrer les uns, tua les autres de sa propre main, et envahit leurs états.

Comme il montrait une dévotion particulière pour Saint Martin de Tours, il avait défendu à ses soldats de rien prendre dans la Touraine, excepté de l'eau et de l'herbe. Un malheureux soldat prit du foin, alléguant que c'était de l'herbe ; Clovis le fit exécuter en disant : « Où sera l'espérance de la victoire, si nous offensons Saint Martin ? »

D. Connaissez-vous le trait du vase de Soissons ?

R. Après la bataille de Soissons gagnée sur les Romains, quelques soldats avaient pillé l'église de Reims : l'évêque Remi regrettait surtout un vase qui avait été pris. Clovis promit de le lui rendre. On allait faire à Soissons le partage du butin ; les lots devaient être tirés au sort, même celui du prince. Clovis témoigna le désir d'avoir le vase ; chacun s'empessa de le lui céder. Un soldat seul osa décharger sur le vase un coup de francisque (hache d'armes), en s'écriant que la part du roi dépendrait du sort. Clovis dissimule, prend le vase, et l'envoie à S. Renii. Quelque temps après, faisant la revue de ses troupes, il reconnaît le soldat, et, sous prétexte que son armure n'est pas en bon état, il lui prend sa hache et la jette par terre. Tandis que ce malheureux se baisse pour la ramasser, Clovis lui fend la tête en disant : « Souviens-toi du vase de Soissons ».

D. Où Clovis établit-il le siège de son empire ?

R. A Paris, où il mourut à 45 ans, après

en avoir régné 30, et avoir très imprudem-
ment partagé le royaume entre ses quatre fils.

PARTAGE DU ROYAUME ENTRE LES
QUATRE FILS DE CLOVIS.

Sixième Roi. — Childebert I, fils de Clovis.
L'an 512.

D. Comment le royaume fut il partagé?

R. Childebert I eut la partie occidentale, depuis la Picardie jusqu'aux Pyrénées : ce fut le *royaume de Paris*. Thierry I eut le *royaume de Metz*, qui comprenait toute la partie orientale, depuis Cologne jusqu'aux frontières de la Provence et du Languedoc, et même quelques pays au-delà du Rhin.

D. Quelle fut la part des deux autres frères ?

R. Ils eurent l'intérieur ; savoir : Clotaire, le *royaume de Soissons*, qui comprenait l'île de France, la Normandie, la Picardie ; et Clodomir, le *royaume d'Orléans*, qui comprenait la Beauce, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Berry.

D. Que produisit ce partage de la France ?

R. Beaucoup de crimes et de malheurs. D'abord les frères parurent unis ; mais ce fut pour dépouiller Sigismond, roi de Bourgogne, qu'ils massacrèrent et précipitèrent dans un puits avec sa femme et ses enfans. La Bourgogne fut dès lors réunie à la France. Cependant Clodomir ayant été tué par les Bourguignons, laissa son royaume vacant, et trois fils en bas âge, Théobalde, Gonthaire et Clodoalde.

D. Lequel de ces trois enfans eut le royaume d'Orléans ?

R. Aucun ; car Childebert et Clotaire concurent l'affreux projet de les massacer. Clotaire égorgea les deux aînés de sa propre main ; Clodoalde seul, dérobé à la fureur de ses oncles, fut caché dans un couvent.

D. Que devint le royaume d'Orléans ?

R. L'intérêt avait uni Clotaire et Childebert ; l'intérêt les divisa. Ils se firent long-temps la guerre pour se disputer une couronne usurpée par un crime exécutable. La mort qui enleva Childebert et Thierry, laissa Clotaire seul maître de la France.

Septième Roi.—Clotaire I, fils de Clovis.
L'an 559.

D. Clotaire jouit-il paisiblement du fruit de ses crimes ?

R. Il avait fait la guerre à ses parens ; ses parens la lui firent. Cramme son fils se souleva contre lui : Clotaire le poursuivit jusque dans la Bretagne, le vainquit, le fit prisonnier avec sa femme et ses enfans ; puis, les ayant tous renfermés dans une chaumière, il y fit mettre le feu. Ce monstre, souillé de forfaits, mourut vers l'an 562, laissant 4 fils.

NOUVEAU PARTAGE DE LA FRANCE
 ENTRE LES QUATRE FILS DE CLOTAIRE.

Huitième Roi.—Caribert, fils de Clotaire.

L'an 562.

D. Est-ce que la France fut encore partagée ?

R. Elle le fut entre les quatre fils de Clotaire ; savoir : Caribert, qui fut roi de Paris ; Chilpéric, de Soissons ; Gontran, d'Orléans et de Bourgogne ; et Sigebert, de Metz ou d'Austrasie.

D. Le règne de Caribert est-il remarquable?

R. Les historiens parlent peu de ce prince. Il mourut sans enfans mâles. Chilpéric, son frère, eut le royaume de Paris.

Neuvième Roi.—Chilpéric, fils de Clotaire et frère de Caribert. L'an 570.

D. Que devint le royaume de Metz, occupé par Sigebert?

R. Il fut encore réuni à la couronne de Chilpéric.

D. Comment cela?

R. Chilpéric et Sigebert avaient épousé deux des plus méchantes femmes dont l'histoire fasse mention; savoir: le premier, Frédégonde, et le second, Brunehaut. Frédégonde fit assassiner Sigebert; mais Chilpéric, surnommé le Néron de son siècle, fut bientôt assassiné lui-même par l'un des compagnons de débauche de Frédégonde.

Dixième Roi.—Clotaire II, fils de Chilpéric. L'an 584.

D. Que devint Frédégonde?

R. Elle gouverna la France pendant la

minorité de Clotaire II , son fils , et finit naturellement une vie remplie de forfaits.

D. Et Brunehaut ?

R. Clotaire l'ayant fait prisonnière , la fit traîner autour du camp , attachée à la queue d'un cheval.

D. Ce roi valut-il mieux que ses prédécesseurs ?

R. Digne fils d'un si mauvais père , il se baigna dans le sang , et crut , suivant le préjugé qui régnait alors , racheter ses crimes en faisant des libéralités aux monastères et aux églises.

Onzième Roi.—Dagobert I, fils de Clotaire II.

L'an 628.

D. Comment se comporta Dagobert ?

R. D'abord beaucoup mieux que ses prédécesseurs ; mais ses désordres ne tardèrent pas à éclater. Il accabla le peuple d'impôts pour faire des libéralités à ses maîtresses et aux moines. C'est le premier roi de France qui ait été enterré à l'Abbaye de Saint-Denis.

CHAPITRE III.

Troisième époque.

ROIS FAINÉANS ET PUISSANCE DES MAIRES
DU PALAIS, L'AN 638.

Douzième Roi. — Clovis II, fils de Dagobert.
L'an 638.

D. Pourquoi ce nom de *Fainéans* que l'on a donné aux derniers rois de la race des Mérovingiens ?

R. On les a appelés ainsi à cause de leur faiblesse et de la vie molle qu'ils menaient, abandonnant l'administration de l'état aux maires du palais, vivant au milieu d'une troupe de femmes, et se bornant à se montrer au peuple en grand appareil, le premier jour de mai, pour recevoir les présens qui leur étaient offerts.

D. Qu'étaient les maires du palais ?

R. Ce n'étaient d'abord que des espèces d'intendans de la maison des rois ; mais profitant de la mollesse de ceux-ci, ils devinrent

ministres, puis chefs des armées, rendirent leurs fonctions héréditaires, et finirent par faire descendre leurs maîtres du trône, et par y monter à leur place.

D. A quelle époque commença la puissance des maires du palais ?

R. Elle commença à se former dans les petits royaumes qui partageaient la France; mais elle s'accrut particulièrement pendant la minorité de Clovis II, qui ensuite favorisa leur ambition par sa vie molle et voluptueuse.

C'est sous le règne de ce prince que l'on enleva les lames d'or et d'argent qui couvraient, à Saint-Denis, les tombeaux des patrons de cette église.

Treizième Roi. — Clotaire III, fils de Clovis II. L'an 650.

D. Dans quelles mains passa le royaume après la mort de Clovis II ?

R. Dans celles de Bathilde sa veuve, princesse digne d'un meilleur siècle, et qui gouverna la France pendant la minorité de son

fils Clotaire III, que la mort enleva encore enfant. Archambaud et Ebroïn, maires du palais, se firent détester par leur cruauté et leur avarice.

Quatorzième Roi. — Childéric II, second fils de Clovis II. L'an 668.

D. Comment se conduisit Childéric II ?

R. Il se livra à toutes sortes d'excès et de débauches. Il y joignit la cruauté ; mais elle lui devint funeste. Un seigneur de sa cour, appelé Bodilon, lui ayant représenté le danger d'une imposition qu'il voulait établir, Childéric le fit attacher à un pieu et battre de verges.

D. Bodilon s'en vengea-t-il ?

R. Furieux, il se mit à la tête de quelques conjurés, et tua le roi avec sa femme et ses enfans. Cet événement fut suivi d'une anarchie (1) qui mit le trouble et la confusion dans le royaume.

(1) Absence de gouvernement.

Quinzième Roi. — Thierry, troisième fils de Clovis II. L'an 674.

D. Qu'arriva-t-il sous le règne de Thierry?

R. Ebroïn, maire du palais, sous la tutelle duquel il régna, se permit tant d'excès et de cruautés, qu'il fut tué lui-même par Hermanfroy.

D. Quels événemens suivirent la mort d'Ebroïn?

R. Pépin le Gros, autre maire du palais, s'étant formé un parti nombreux, s'empara de l'Austrasie, se saisit de Thierry qui avait envoyé des troupes contre lui, se fit nommer premier maire du palais, laissa le titre de roi à Thierry, et s'en réserva toute l'autorité, qu'il exerça sous les trois rois suivans :

Seizième Roi. — Clovis III, fils de Thierry. L'an 690.

Dix-septième Roi. — Childebert II, fils de Thierry. L'an 695.

Dix-huitième Roi. — Dagobert II, fils de Childebert. L'an 711.

D. Que furent Clovis III, Childebert II, et Dagobert II?

R. Ils ne furent que des fantômes de rois. Ce fut véritablement Pépin le Gros qui régna en leur nom. Il s'attira l'estime des Français par ses grandes qualités.

Dix-neuvième Roi. — Clotaire IV. L'an 715.

Vingtième Roi. — Chilpéric II, fils de Childéric II. L'an 716.

Vingt-onzième Roi. — Thierry IV, fils de Dagobert II. L'an 720.

D. A qui passa l'autorité de Pépin le Gros?

R. A Charles-Martel son fils, qui l'exerça sous Clotaire IV, Chilpéric II et Thierry IV (1), et montra encore de plus grandes qualités que son père.

(1) On pourrait être surpris de voir Thierry IV, lorsqu'il n'a pas été fait mention de Thierry II, ni de Thierry III. Il y avait eu des rois de ce nom dans les différens royaumes partiels, qui furent tantôt réunis, tantôt partagés de nouveau. Ce serait une étude aussi

D. Jouit-il paisiblement de son autorité ?

R. Rainfroy , concurrent de Charles-Martel , tira du monastère où il avait été caché , le plus jeune des enfans de Childeéric II , qui seul avait échappé au massacre fait par Bodilon , et le plaça sur le trône sous le nom de Chilpéric II.

D. Cet événement fit-il perdre à Charles-Martel sa puissance ?

R. Il battit Rainfroy , et Clotaire IV étant mort , il laissa Chilpéric sur le trône en le forçant de reconnaître son autorité. Après la mort de ce prince , il fit proclamer Thierry IV roi de toute la monarchie , et régna sous son nom. Thierry étant mort , il y eut un interrègne de cinq années , pendant lequel Charles - Martel gouverna la France avec le titre de *Duc des François.*

fatigante qu'inutile de vouloir suivre en détail tous ces partages et ces réunions , ainsi que les noms des princes qui ont occupé ces différens royaumes ,

D. Qu'est - ce que Charles-Martel fit de remarquable ?

R. Il vainquit les ennemis de la France, entr'autres différens peuples d'Allemagne, le duc d'Aquitaine (1) et les Sarrazins, Arabes - Musulmans, qui, déjà maîtres de l'Espagne, s'étaient jetés sur la France.

Vingt-deuxième et dernier Roi de la race Mérovingienne. — Childéric III, fils de Thierry IV. L'an 743.

D. Qui remplaça Charles-Martel ?

R. Ce fut Pépin son fils, surnommé dans

(1) L'Aquitaine était la partie sud-ouest de la Gaule, comprise entre la Garonne et les Pyrénées. La Belgique était, comme nous l'avons dit, la partie septentrionale ; l'Austrasie, la partie orientale ; la Neustrie, la partie occidentale. Les Romains appelaient *Celtes* les peuples de la Gaule, situés au sud de la Belgique jusqu'à la Garonne et aux Cévennes ; et *provinces maritimes* ou *armoriques*, celles qui sont situées à l'ouest, sur le bord de la mer, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de la Seine.

la suite *le Bref*, lequel, après avoir placé Childebert III sur le trône, l'en fit bientôt descendre, et l'enferma dans un monastère, où ce prince mourut trois ans après sa déposition. Ainsi finit la première race.

Mœurs de ce temps.

D. Quelles étaient les mœurs de ce temps ?

R. On voit par ce que nous avons dit, que la férocité en était le principal caractère. L'ambition, cruauté, et le partage imprudent de la France qui eut lieu dans plusieurs occasions, faisaient naître continuellement de nouveaux concurrens qui s'en disputaient les différentes parties les armes à la main, et mettaient le royaume comme au pillage. On se détruisait mutuellement par des assassinats ; on violait jusqu'au droit des gens dans la paix et dans la guerre.

D. Qu'y avait-il de remarquable dans le gouvernement ?

R. Les rois tenaient tous les ans des as-

semblées où l'on délibérait sur les affaires de l'état. Tous les Francs étaient obligés de servir en personne ; les évêques eux-mêmes allaient souvent à la guerre , quoiqu'ils pussent s'en racheter. Les Francs , peuple vainqueur, traitaient les Gaulois en serfs ou esclaves. Quant à eux , ils étaient gouvernés par leurs lois , appelées *ripuaires* ou *saliques*.

D. Comment se rendait la justice ?

R. Chaque profession avait son tribunal ; on se rachetait de la peine des crimes avec de l'argent. On payait 900 sous d'or (1) pour le meurtre d'un évêque , 600 pour celui d'un simple prêtre , et moins encore pour celui d'un laïc. Du reste , on prétendait que Dieu devait changer l'ordre de la nature pour prouver l'innocence des accusés. On les obligeait souvent , ou de marcher nu-pieds sur une barre de fer rouge , ou de la prendre dans leurs mains , ou de

(1) Le sou d'or valait environ 15 fr. de notre monnaie actuelle.

plonger le bras dans une chaudière d'eau bouillante, où on les jetait à l'eau pieds et mains liés. Ceux qui n'avaient pas de secrets pour se tirer de ces épreuves, étaient déclarés coupables; ceux qui en avaient étaient absous.

D. Quels étaient les étendards que l'on portait à la guerre?

R. Un drapeau que l'on nommait *oriflamme*, et que l'on disait venu du ciel. Il y en avait un autre appelé *Chape de Saint-Martin*: c'était un morceau d'étoffe que l'on allait prendre en grande cérémonie sur le tombeau de cet évêque.



SECONDE PARTIE.

Seconde race des Rois de France,

Dite des CARLOVINGIENS,

Comprenant 13 rois, savoir, 10 de cette race, et 3 qui lui furent étrangers, en 235 ans, depuis 752 jusqu'à 987.

Demande. EN combien d'époques peut-on diviser cette seconde partie de l'histoire de France?

Réponse. En quatre.

1°. L'élévation de la race des Carlovingiens sur le trône, dans la personne de Pépin-le-Bref, l'an 752;

2°. La translation de l'empire d'Occident aux rois de France, dans la personne de Charlemagne, l'an 800;

3°. Les premières incursions des Normands en France, vers l'an 840, une des

principales causes de l'affaiblissement de l'autorité des Carlovingiens ;

4°. Enfin, la puissance des comtes de Paris, en 886, puissance qui prépara la chute des Carlovingiens et l'élévation des Capétiens.

CHAPITRE PREMIER.

Première époque.

ÉLÉVATION DE LA RACE DES CARLOVINGIENS SUR LE TRÔNE, DANS LA PERSONNE DE PÉPIN-LE-BREF, L'AN 752.

Vingt-troisième Roi. — Pépin-le-Bref.

D. D'où vient le nom de *Carlovingiens* ?

R. Du mot latin *Carolus*, qui signifie *Charles*, nom du fils et du successeur de Pépin.

D. Que fit Pépin lorsqu'il se fut mis à la place du dernier des Mérovingiens ?

R. Voulant affirmer son autorité par la religion, il se fit sacrer à Soissons par le pape Etienne III. Cette cérémonie, jusqu'alors inconnue en France, se pratiqua pour

tous ses successeurs, comme un moyen de rendre la personne des rois plus respectable.

D. Qu'est - ce que Pépin fit de remarquable ?

R. Il força les Saxons et les Esclavons d'être ses tributaires. Il réunit à la France l'Aquitaine, le Limousin, le Poitou, etc. Il contraignit Astolphe, roi des Lombards, qui avoit assiégié Rome, de se retirer. Il donna aux papes ; qui jusqu'alors n'avaient eu que l'autorité ecclésiastique, l'exarcat de Ravenne, ce qui fonda leur puissance temporelle.

D. Pourquoi Pépin fut-il surnommé *le Bref* ?

R. A cause de sa petite taille.

Vingt-quatrième Roi. — Charlemagne, fils de Pépin. L'an 768.

D. Charlemagne commença-t-il par régner seul ?

R. Il partagea d'abord le royaume avec Carloman son frère ; mais il ne tarda pas à

être le maître de toute la monarchie fran-
çaise par la mort de celui-ci.

D. Que fit Charlemagne ?

R. Il détruisit en Italie le royaume des Lombards qui durait depuis 200 ans. Il combattit long-temps et à plusieurs reprises les vaillans Saxons, placés entre le Véser et l'Elbe, et qui reprenaient les armes chaque fois qu'ils le pouvaient. Ils avaient alors à leur tête le fameux *Vitikind*.

D. Ne souilla-t-il pas ses victoires sur ce peuple par de grandes cruautés ?

R. Oui. Il fit trancher la tête à quatre mille d'entr'eux ; il en transporta d'autres à l'extrémité de ses états, et voulut, par toutes ces persécutions, les forcer à se faire chrétiens.

D. Quelles sont les autres conquêtes de Charlemagne ?

R. Il réunit la Bavière à la France, ré-
prima les Musulmans, arrêta leurs progrès en Espagne, défit les Huns et les Arabes qui étaient entrés en Italie, et s'assujétit tout ce royaume.

C H A P I T R E I I.

Deuxième époque.

TRANSLATION DE L'EMPIRE D'OCCIDENT
AUX ROIS DE FRANCE, DANS LA PER-
SONNE DE CHARLEMAGNE, L'AN 800.

D. Quel fut l'effet de tant de conquêtes ?

R. La fondation du second empire d'Occident, qui était éteint depuis l'an 477, vers la fin du règne de Childéric.

D. Quel avait été le dernier empereur d'Occident ?

R. Ce fut un Auguste, à qui l'on donna par mépris le nom d'*Augustule*. Il fut supplanté par Odoacre, qui ne voulut point prendre la qualité d'empereur, mais celle de roi d'Italie. Odoacre fut lui-même détrôné et mis à mort par Théodoric, roi des Goths ou Ostrogoths, qui régna en sa place.

D. Où Charlemagne fut-il couronné empereur d'Occident ?

R. A Rome. Ce fut le pape Léon III, dont il augmenta la puissance, qui le couronna l'an 800.

D. Quelle était l'étendue de l'empire d'Occident sous Charlemagne?

R. Il comprenait toute la France, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas, une partie de l'Espagne et de la Hongrie.

D. Quels sont les plus beaux titres de gloire de Charlemagne?

R. D'avoir fait les plus grands efforts pour dissiper la barbarie qui régnait alors en Europe; d'avoir réformé la législation; d'avoir établi des écoles, une académie, une marine et une monnaie fixe; d'avoir supprimé beaucoup d'abus dans le clergé et dans l'administration de la justice.

D. A quel âge mourut Charlemagne?

R. Il mourut à 71 ans, à Aix-la-Chapelle, après avoir régné 45 ans comme roi de France, et 13 comme empereur. Il fut enterré dans cette ville.

D. Les rois de France conservèrent-ils long-temps la possession de l'empire?

R. Ils ne la conservèrent que cent ans. Louis-le-Débonnaire, Lothaire, Louis II et Charles-le-Gros, descendants de Charle-

magne, lui succédèrent à l'empire; mais leurs divisions et leur faiblesse le leur firent perdre. La couronne impériale passa, sous Charles - le - Gros qui fut déposé, sur la tête des princes d'Allemagne, qui depuis peu l'ont abdiquée.

Vingt-cinquième Roi. — Louis I, dit le Débonnaire, fils de Charlemagne. L'an 814.

D. Louis-le-Débonnaire hérita-t-il de toute la domination de Charlemagne?

R. Non. Charlemagne avait fait la faute, si commune dans ces temps, de partager l'empire entre ses deux enfans, Louis et Pépin. Il avait associé le premier à l'empire, et avait fait le second roi d'Italie.

D. Que signifie ce surnom de *Débonnaire* donné à Louis?

R. Il signifie *faible*, parce qu'en effet ce prince était sans caractère. Tout entier au chant des psaumes, il abandonna le soin de son royaume à ses ministres.

D. Le partage de l'empire eut-il des suites fâcheuses?

R. Oui. Bernard , roi d'Italie , fils de Pépin , se révolta contre Louis.

D. Comment Louis-le-Débonnaire punit-il son neveu ?

R. En lui faisant crever les yeux , supplice dont les suites firent mourir Bernard.

D. Louis n'éprouva-t-il pas d'autres chagrins dans sa famille ?

R. Ses enfans , auxquels il partagea l'empire , se révoltèrent contre lui , le déposèrent , et mirent le royaume en combustion.

D. Comment le clergé se comporta-t-il à son égard ?

R. Le clergé , sous prétexte de lui faire faire pénitence , l'abreuva d'humiliations. Le malheureux Louis fut déposé , enfermé dans un couvent , puis remis en liberté , et rétabli sur le trône.

D. Quelle fut sa fin ?

R. Effrayé par une éclipse de soleil , qu'il regarda comme un châtiment du ciel , il refusa toute nourriture , et périt d'inanition et de chagrin , à l'âge de 64 ans.

*Vingt-sixième Roi.—Charles II, dit le Chauve,
fils de Louis le-Débonnaire. L'an 840.*

D. Comment l'histoire désigne-t-elle le règne de Charles-le-Chauve?

R. Le Père Daniel dit que son règne fut le règne des évêques.

D. Jouit-il paisiblement du trône?

R. Non : son frère Lothaire, qui s'était fait couronner empereur, lui disputa le royaume de France. Charles se réunit à son autre frère Louis qui avait la Bavière, et l'on vit les trois petits-fils de Charlemagne, déchirant le vaste empire qu'il avait formé, se livrer, à Fontenay en Auxerrois, une des plus sanglantes batailles qu'il y ait jamais eu, et dans laquelle la noblesse de Champagne fut presque détruite.

D. Qui fut vainqueur?

R. Charles-le-Chauve et Louis de Bavière ; mais ils ne surent pas profiter d'une victoire qui, dit-on, coûta la vie à cent mille hommes. Lothaire conserva l'Italie et la Provence avec le titre d'empereur.

D. Quelles furent les suites de ces divisions ?

R. La ruine des lois, l'indépendance des grands, la servitude et la misère des peuples, et la faiblesse de l'état qui ne put repousser les barbares dont nous allons parler.

CHAPITRE III.

Troisième époque.

*Première incursion des Normands en France.
L'an 840.*

D. POURQUOI faites vous des incursions des Normands une époque particulière ?

R. Parce que c'est en effet un des plus grands événemens de notre histoire.

D. Que veut dire ce mot de *Normands* ?

R. Il veut dire *Hommes du Nord*. On donnait ce nom général à des barbares, habitans du Danemarck, de la Norwège et autres pays du Nord, qui envoyoyaient de temps en temps des armées au dehors pour piller

les plus riches provinces , ou chercher à s'y établir.

D. Quand ces incursions commencèrent-elles ?

R. Elles commencèrent vers la fin du règne de Louis-le-Débonnaire , et durèrent , à différens intervalles , pendant plus de quatre-vingts ans. Mais la première dont l'histoire fasse une mention précise, date du commencement du règne de Charles-le-Chauve.

D. Que firent-ils dans cette incursion ?

R. Profitant de la division qui régnait entre Charles - le - Chauve et son frère Lothaire , ils ravagèrent impunément les côtes de l'Océan. Ils pillèrent Rouen , brûlèrent plusieurs monastères , en firent contribuer d'autres , reçurent de l'argent pour la rançon des captifs , et se rembarquèrent chargés d'un butin immense.

D. Faites le précis de leurs autres incursions sous le règne de Charles le Chauve.

R. En 844 , ils entrèrent par l'embouchure de la Loire , prirent Nantes , massacrèrent beaucoup de monde dans la prin-

cipale église , avec l'évêque et les prêtres , se gorgèrent de richesses , et emmenèrent un grand nombre de captifs qu'il fallut racheter à force d'argent.

En 845 , ils remontèrent la Garonne jusqu'à Toulouse , pillèrent et massacrèrent partout : de là ils allèrent en Espagne.

Quelque temps après , ils revinrent encore en France par la Seine , continuant de brûler , de prendre et d'égorger , et entrèrent dans Paris abandonné par les habitans.

D. Où était alors Charles-le-Chauve ?

R. Dans le monastère de Saint-Denis. Il acheta de ces barbares une paix momentanée , moyennant sept mille livres d'argent. Ils passèrent dans la Frise , qu'ils désolèrent.

D. Tardèrent-ils à revenir ?

R. Ils rentrèrent encore par la Seine en 851 , en dévastèrent les environs pendant huit mois , et brûlèrent différens monastères.

En 853 , ils ravagèrent la ville de Nantes , remontèrent la Loire , assiégèrent le Mans , envoyèrent demander des contributions jus-

qu'à Tours , brûlèrent le célèbre monastère de Marmoutiers , et allèrent ravager l'Angleterre .

En 856 , une de leurs bandes remonta la Loire , pilla Orléans & la Touraine jusqu'à Blois ; une autre dévasta les deux rives de la Seine , attaqua Paris , et en brûla toutes les églises , excepté Saint-Etienne qui était alors la cathédrale , Saint-Germain-des-Prés et Saint-Denis .

Ils vinrent encore à Paris en 861 , et deux ans auparavant ils avaient ravagé la Picardie .

D. Quelles furent les suites de ces incursions ?

R. Les plus grands malheurs , parmi lesquels on doit compter l'anarchie féodale . Les seigneurs , sous prétexte de mettre leurs terres à l'abri des incursions des barbares , se fortifièrent dans leurs châteaux , et se rendirent indépendans . La France fut couverte de tyrans , et le gouvernement n'avait plus ni centre , ni unité , par conséquent plus de force .

D. Charles-le-Chauve devint-il empereur ?

R. Oui. Son frère Lothaire mourut, laissant trois fils, l'un desquels lui succéda à l'empire ; mais celui-ci étant mort sans enfans mâles quelques années après, Charles-le-Chauve passa en Italie, et se fit couronner empereur.

D. Le fut-il long-temps ?

R. Battu par un de ses neveux, et ayant voulu repasser en Italie pour secourir le pape contre les Sarrasins, il fut empoisonné au pied des Alpes par un juif, nommé Sédécias, qui était son médecin.

Vingt-septième Roi. — Louis II, dit le Bègue, fils de Charles-le-Chauve. L'an 877.

D. Que fut Louis-le-Bègue ?

R. Très-faible. Il laissa usurper son pouvoir par les seigneurs ; il démembra une partie de son royaume, et leur accorda des terres sous les titres de *duchés*, *comtés*, etc. ce qui enromba la féodalité, et la rendit hérititaire. Il fut couronné empereur, et ne régna que deux ans.

*Vingt huitième Roi.—Louis III et Carloman,
fils de Louis-le-Bègue. L'an 879.*

D. Est-ce que le royaume fut encore partagé ?

R. Oui ; mais , chose extraordinaire , les deux frères furent en bonne intelligence. Ils se signalèrent contre les Normands. Louis mourut en 882 , et deux ans après , Carloman , blessé à la chasse par un sanglier. Ils eurent un même tombeau.

CHAPITRE IV.

Quatrième époque.

Puissance des Comtes de Paris. L'an 886.

D. POURQUOI faites - vous de la puissance des comtes de Paris une époque particulière ?

R. Parce qu'elle prépara la chute de la race régnante , celle des Carlovingiens , et l'élévation des Capétiens.

D. Quand les comtes de Paris commencèrent-ils à devenir puissans ?

R. Ce fut particulièrement en 886, lors du siège de Paris par les Normands.

D. Qui était alors comte de Paris ?

R. Eudes, qui se couvrit de gloire pendant ce siège.

D. De qui était-il fils ?

R. Du fameux Robert-le-Fort, qui fut tué en combattant contre les Normands, et qui, s'étant distingué sous le règne de Charles-le-Chauve, avait dès lors obtenu le gouvernement du duché de France.

D. Est-ce que les rois, dits *Capétiens*, furent descendants de Robert-le-Fort ?

R. Oui : il eut pour fils Eudes, dont nous venons de parler, et Robert. Celui-ci fut père de Hugues-le-Blanc, ou le Grand, qui donna naissance à Hugues-Capet, le premier des rois Capétiens.

D. Quel est ce siège de Paris dont vous venez de parler ?

R. Il n'est que trop fameux. Charles-le-Gros, neveu de Charles-le-Chauve, s'étant emparé du trône au préjudice du fils de Louis-le-Bègue, qui, depuis, fut Charles-

le-Simple, fit assassiner en trahison Godefroy, chef des Normands. Ceux-ci vinrent furieux mettre le siège devant Paris.

D. Qu'y eut-il de remarquable à ce siége?

R. Il dura deux ans. L'évêque Goslin, Eudes, comte de Paris, et son frère Robert, défendirent la ville avec le plus grand courage. Les Normands, pour effrayer les assiégés, eurent la barbarie d'égorguer à leurs yeux tous leurs prisonniers. La famine produisit la peste. Charles-le-Gros éloigna ces barbares avec sept cents livres pesant d'argent. Ils allèrent ravager la Bourgogne.

D. Que devint Charles-le-Gros?

R. Les Allemands, pleins de mépris pour lui, le déposèrent, et élèvèrent à sa place Arnould, fils naturel de Carloman, au préjudice de Charles-le-Simple. C'est alors que l'empire d'Allemagne devint électif.

D. Ce prince fut-il aussi détrôné en France?

R. Oui; et il mourut quelques mois après, abandonné de tout le monde, et réduit à la condition d'un particulier.

Vingt-neuvième Roi. — Eudes. L'an 887.

D. Qui fut mis à sa place ?

R. Le fils de Louis-le-Bègue était encore trop jeune, et il fallait une main plus vigoureuse pour gouverner la France dans l'état où elle était. Les seigneurs, assemblés à Compiègne, élurent Eudes, comte de Paris, dont nous avons parlé.

D. Que fit-il ?

R. Il eut à combattre beaucoup de factions, et les Normands, sur lesquels il remporta une grande victoire. Pour satisfaire le parti de Charles-le-Simple, il partagea la couronne avec ce prince, et survécut peu à ce partage. Il mourut après un règne de dix ans.

Trétième Roi. — Charles III, dit le Simple, fils de Louis-le-Bègue. L'an 898.

D. Pourquoi ce prince est-il encore dit troisième du nom, puisque Charles-le-Gros l'était aussi ?

R. Parce que le règne de Charles-le-

Gros, qui étoit monté sur le trône au préjudice de Charles-le-Simple, n'est regardé que comme une régence.

D. Pourquoi a-t-il été surnommé le Simple?

R. A cause de la faiblesse de son esprit.

D. Qu'y eut-il de remarquable sous le règne de ce prince?

R. Le traité qu'il fit avec les Normands. Pour appaiser leur rapacité, il donna à Rollon leur chef, sa fille en mariage, avec la Neustrie, qui comprenait la Normandie et la Bretagne, à condition qu'il embrasseraît le culte catholique.

D. Ce traité procura-t-il la paix?

R. Oui, pour le moment. Mais Rollon étant mort cinq ans après, les troubles se ranimèrent, et Charles fut détrôné.

Trente-unième Roi. — Robert. L'an 922.

D. Qui fut élu à la place de Charles-le-Simple?

R. Robert, comte de Paris, frère d'Eudes et grand-père de Hugues-Capet.

Trente-deuxième Roi. — Raoul. L'an 925.

D. Cet événement remit-il Charles sur le trône ?

R. Non. Hugues rallia les troupes de Robert, défit Charles, et fit élire à sa place Raoul, duc de Bourgogne.

D. Que devint Charles ?

R. Il fut enfermé au château de Péronne, où il mourut en 929.

D. Que fit Raoul ?

R. Pour se maintenir sur le trône, il acheta l'amitié des seigneurs en leur aliénant des domaines. Son règne fut agité par des guerres continues.

Trente-troisième Roi. — Louis IV, dit d'Outremer, fils de Charles-le-Simple. L'an 938.

D. La couronne resta-t-elle dans la famille de Raoul ?

R. Elle repassa sur la tête des descendants de Charlemagne. Raoul étant mort sans enfants, Louis IV, dit d'Outremer, parce que la reine l'avait emmené en Angleterre lors

de la disgrâce de Charles-le-Simple son mari , monta sur le trône.

D. Régna-t-il paisiblement ?

R. Il eut des guerres à soutenir au dedans et au dehors. Le royaume était tellement démembré , que le roi ne possédait plus en propre que Reims et Laon ; Louis fut même fait prisonnier par Hugues-le-Blanc , ou le Grand.

Trente - quatrième Roi. — Lothaire , fils de Louis d'Outremer. L'an 954.

D. Comment régna Lothaire ?

R. Il ne fut qu'une ombre de roi , comme avaient été les derniers rois de la première race. Le sceptre fut véritablement entre les mains de Hugues-le-Blanc , et après lui , de son fils Hugues-Capet. La France fut alors désolée par des guerres civiles entre une foule de seigneurs qui prétendaient s'ériger en souverains , et Lothaire mourut empoisonné par sa femme Emma.

Trente-cinquième Roi. — Louis V, dit le Faînéant , fils de Lothaire. L'an 986.

D. Louis V eut-il plus d'autorité ?

R. Il fut entièrement sous la tutelle de Hugues - Capet. Il ne régna que quinze mois, et l'on croit qu'il fut également empoisonné. Il avait un oncle qui devait lui succéder; mais Hugues Capet s'empara de la couronne. Ainsi finit la seconde race.

Mœurs de ce temps.

D. Qu'est-ce que les mœurs de ce temps présentent de remarquable?

R. Encore beaucoup de barbarie, dans laquelle la France fut replongée, malgré les heureux efforts qu'avait faits Charlemagne.

D. Quelles en sont les causes?

R. Les ravages des Normands, les guerres civiles, la faiblesse des descendants de Charlemagne, les prétentions des seigneurs qui voulurent se rendre indépendans et se faire des titres de souveraineté des terres qu'aux ou leurs pères avaient reçues de l'imprudente générosité des rois.



TROISIÈME PARTIE.

Troisième race des Rois de France,

Dite des CAPÉTIENS,

Comprenant 32 rois, en cinq branches différentes, dans l'espace de 805 ans, depuis 987 jusqu'en 1792.

Demande. EN combien d'époques peut-on diviser cette troisième partie de l'histoire de France ?

Réponse. En cinq ; et ces cinq époques se rattachent au règne des cinq branches de la race des Capétiens qui ont occupé successivement le trône.

D. Quelles sont ces cinq branches ?

R. La première, qui est la tige commune, est celle des *Capets* : elle a eu 14 rois ;

La seconde est celle des *Valois-Valois* : elle a eu sept rois ;

La troisième est celle des *Valois-Orléans* : elle n'a eu qu'un roi ;

La quatrième est celle des *Valois-Angoulême* : elle a eu 5 rois ;

La cinquième est celle des *Bourbons* : elle a eu également 5 rois.

D. Quels sont les grands événemens que vous rattachez comme époques à chacune de ces branches ?

R. 1°. Sous la première branche, les croisades ;

2°. Sous la branche des *Valois-Valois*, la puissance des Anglais en France ;

3°. Sous la branche des *Valois-Orléans*, un roi véritablement père du peuple ;

4°. Sous celle des *Valois-Angoulême*, la renaissance des lettres et les guerres de religion ;

5°. Sous celle des *Bourbons*, l'agrandissement de l'autorité royale.



C H A P I T R E P R E M I E R.

P R E M I È R E B R A N C H E D E S C A P E T S.

Quatorze rois en 341 ans, depuis l'an 987
jusqu'en 1328.

É P O Q U E D E S C R O I S A D E S.

Trente-sixième Roi. — *Hugues-Capet*, petit-fils du roi Robert. L'an 987.

D. D'où vient le nom de *Capet*, donné à Hugues ?

R. C'est, dit-on, parce qu'il avait la tête fort grosse.

D. Comment monta-t-il sur le trône ?

R. Ayant mis dans son parti la plupart des seigneurs, il les fit assebler à Noyon, où ils lui défrérèrent la couronne.

D. La seconde race était-elle entièrement éteinte ?

R. Non : Charles de Lorraine, fils de Louis d'Outremer, et oncle du dernier roi, existait encore. Voulant faire valoir ses

droits, il leva des troupes ; mais il fut battu et mis par trahison entre les mains de Hugues, qui le fit renfermer dans la tour d'Orléans, où il périt.

D. Que fit Hugues pour s'assurer la couronne dans sa famille ?

R. Il s'attacha les grands, les confirma dans l'hérédité de leurs fiefs, associa son fils Robert à la royauté, et le fit sacrer et couronner à Orléans. Il mourut après dix ans de règne.

Trente-septième Roi.—Robert, fils de Hugues-Capet. L'an 996.

D. Quelles qualités eut Robert ?

R. Il fut bon et dévot. Le pape Grégoire V l'obligea de se séparer de Berthe, sa cousine, qu'il avait épousée.

D. Par quels moyens un pape put-il forcer un roi à se séparer de son épouse ?

R. Par un moyen très-puissant dans ce temps-là : en mettant le royaume en interdit ; ce qui fit fermer les églises, et laissa le roi dans un abandon général.

D. Le second mariage de Robert fut-il heureux?

R. Constance, fille du comte de Provence, qu'il épousa en secondes noces, lui donna beaucoup de chagrins, et excita des troubles dans l'état.

Trente-huitième Roi. — Henri I, fils de Robert. L'an 1031.

D. Que remarque-t-on dans le règne de Henri?

R. Il se tira assez heureusement de quelques guerres que lui suscita sa mère Constance, qui voulait favoriser, au préjudice de Henri, Robert son frère cadet. Il mourut après trente ans de règne.

Trente-neuvième Roi. — Philippe I, fils de Henri. L'an 1060.

D. Que se passa-t-il de mémorable sous le règne de Philippe premier?

R. Trois événemens importans: 1^o. pendant sa minorité, la bonne administration du royaume par Baudoin, comte de Flandre, qui battit les Gascons en 1062; 2^o. la

descente en Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, qui s'y empara du trône ; 3°. la première croisade.

D. Philippe n'eut-il pas une guerre à soutenir contre ce fameux Guillaume, devenu roi d'Angleterre ?

R. Oui ; et il se l'attira par une mauvaise plaisanterie. Comme Guillaume, très chargé d'embonpoint, gardait le lit à Rouen pour rétablir sa santé, Philippe demanda en riant quand il relèverait de ses couches. Guillaume, à qui ce propos fut rapporté, lui envoya dire qu'il irait faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges. En effet, dès qu'il le put, il monta à cheval, assiégea et brûla Mantes, et ravagea les campagnes voisines. Mais étant retombé malade, il retourna à Rouen, où il mourut.

D. Quel était le but des croisades ?

R. De conquérir la Palestine, dite *Terre Sainte*. Un enthousiaste, nommé *Pierre l'ermite*, prêcha la première croisade. Des

flots de sang coulèrent dans ces expéditions lointaines , dirigées par une piété mal entendue et par la cupidité et l'ambition. Une funeste manie s'empara de toutes les têtes ; princes , seigneurs , bourgeois , paysans , moines , femmes même , tous voulurent passer en Asie. La marque était une croix rouge cousue sur l'épaule gauche.

*Quarantième Roi.—Louis VI, dit le Gros,
fils de Philippe I. L'an 1108.*

D. Quelles qualités eut Louis-le-Gros ?

R. Il fut vaillant. Il proposa au roi d'Angleterre de se battre contre lui. Celui-ci n'ayant pas accepté le défi , Louis tailla son armée en pièces. Il fit aussi la guerre avec avantage contre l'empereur Henri V.

D. Le domaine des rois de France était-il alors considérable ?

R. Il était très-borné ; les rois n'avaient que Paris , Orléans , Etampes , Compiègne , Meulan , et quelques autres villes peu importantes ; le reste était en propriété à leurs

vassaux, sous condition de l'hommage ; à cela près, ceux-ci étaient maîtres dans leurs terres et indépendans du roi. Leur ambition, leur jalousie et leur férocité, entretenaient des guerres continues dans la France, et le peuple souffrait. Les serfs étaient alors en très-grand nombre.

D. Que veut dire ce mot de *serfs* ?

R. Il signifie *esclaves*. Les serfs appartenient aux seigneurs, comme des animaux appartiennent à leurs maîtres. Beaucoup d'entr'eux s'étaient vendus, ainsi que leurs enfans, soit par misère, soit pour avoir la protection d'un maître contre leurs ennemis. Les prisonniers que les seigneurs faisaient dans les guerres, devenaient aussi leurs serfs.

D. Louis-le-Gros vit-il tranquillement ses vassaux aussi puissans que lui ?

R. Il parvint à en réduire plusieurs. D'autres, ruinés par les guerres, lui vendirent leurs propriétés.

Quarante - unième Roi. — Louis VII, dit le Jeune, fils de Louis-le-Gros. L'an 1137.

D. Le règne de Louis VII fut-il heureux ?

R. Il fut signalé par des crimes, des fautes et des malheurs. Dans la guerre que Louis VII fit contre Thibaut, comte de Champagne, il brûla 1300 personnes qui s'étaient réfugiées dans une église à Vitry. Il voulut réparer ce crime par une faute plus funeste encore. Suivant les conseils de S. Bernard, il leva une armée de 60,000 hommes pour aller dans la Terre-Sainte, et laissa la régence à Raoul, comte de Vermandois, et à Suger, abbé de Saint-Denis, l'homme le plus sage de son temps.

D. Cette expédition fut-elle heureuse ?

R. Pas plus que la première. Il y périt beaucoup de monde, et Louis fut obligé de revenir en France.

D. Que fit-il à son retour ?

R. Il répudia Eléonore sa femme, et lui rendit la Guyenne et le Poitou qu'elle avait

apportés en dot. Elle se remaria au roi d'Angleterre, Henri III, et lui donna ces deux provinces, qui le rendirent plus puissant en France que Louis même, et furent une source continue de guerres.

Quarante-deuxième Roi. — Philippe II, dit Auguste, fils de Louis-le-Jeune. L'an 1180.

D. Pourquoi Philippe porta-t-il le surnom d'Auguste ?

R. A cause de ses grandes actions militaires.

D. Quelles sont ces actions ?

R. Il eut d'abord l'imprudence de quitter ses états pour entreprendre une troisième croisade. Le peu de succès de cette expédition, et les inquiétudes que lui donnaient les Anglais, le firent revenir. Il les chassa du Poitou, de l'Anjou, et de plusieurs autres provinces. En moins de trois ans, il réduisit la Normandie, qui jusqu'alors avait été gouvernée par des ducs indépendans. Jean-sans-Terre fut le dernier en 1204. La France de-

vint alors puissante et redoutable , et l'autorité royale prit un ascendant marqué.

D. Quelle est la plus célèbre des victoires de Philippe-Auguste ?

R. C'est celle qu'il remporta sur l'empereur Othon et les confédérés , à la bataille de *Bouvines*, village entre Lille et Tournon, avec une armée plus faible de moitié que celle des ennemis , qui était de 150,000 hommes. Il courut risque d'y perdre la vie. Philippe son frère , évêque de Beauvais , se signala dans cette journée. Il ne se servait pas de l'épée , parce que , disait-il , l'église a horreur du sang ; mais il assommait avec une massue.

D. Que produisit cette victoire ?

R. La paix. Philippe revint en triomphe à Paris , qu'il s'occupa d'embellir. Il fit bâtir Notre-Dame, le vieux Louvre et les Halles. Malheureusement ce prince montra quelquefois de la cruauté.

Quarante troisième Roi. — Louis VIII, surnommé le Lion, fils de Philippe-Auguste. L'an 1223.

D. Pourquoi Louis VIII fut-il surnommé le *Lion* ?

R. A cause de son courage. Il prit sur les Anglais le Limousin, le Périgord, le pays d'Aunis et la Rochelle. Il continua contre les malheureux Albigeois la guerre injuste et cruelle commencée par son père. Il agrandit la France aux dépens du comte de Toulouse, dont il envahit les états.

Quarante-quatrième Roi. — Louis IX, fils de Louis VIII. L'an 1226.

D. Le règne de Louis IX fut-il paisible ?

R. Comme il n'avait que douze ans lorsque son père mourut, plusieurs seigneurs essayèrent de se rendre indépendans ; mais Blanche de Castille sa mère, et régente, les fit rentrer dans le devoir, et gouverna avec beaucoup de sagesse et de fermeté.

D. Que fit-il de remarquable lorsqu'il fut majeur ?

R. Il termina la guerre contre les Albi-

geois. Il voulut ensuite entreprendre une croisade ; mais son armée fut taillée en pièces , et lui-même fait prisonnier.

D. Comment se tira-t-il de ce mauvais pas ?

R. Il acheta sa rançon par beaucoup d'argent , et en rendant la ville de Damiette dont il s'était emparé.

D. Que fit-il lorsqu'il fut de retour en France ?

R. Il bâtit des églises , entr'autres celle de la Sainte-Chapelle , fonda l'hôpital des Quinze-Vingts pour 300 nobles de sa suite , qui avaient eu les yeux crevés dans la Terre-Sainte. Il fit aussi des réglemens et des lois fort sages pour le temps d'ignorance où il vivait.

D. Son zèle ne l'entraîna-t-il pas encore une fois dans la Terre-Sainte ?

R. Oui , malheureusement ; mais il n'alla pas jusque-là. Il voulut , en passant , faire le siège de Tunis en Afrique. La peste se mit dans son armée ; il en fut lui-même victime , et périt à l'âge de 55 ans , recommandé

dable par ses vertus et ses bonnes intentions, mais ayant fait le malheur du peuple et le sien par une dévotion mal entendue. Le pape Boniface VIII le mit au nombre des saints.

D. Que raconté-t-on du Vieux de la Montagne à l'occasion de Louis IX ?

R. Quelques historiens prétendent qu'avant ses deux croisades, Louis IX avait failli être assassiné par deux meurtriers que lui avait envoyés le Vieux de la Montagne; mais que, peu de temps après leur départ, celui-ci les contremanda par d'autres envoyés, qui, en attendant qu'ils les eussent trouvés, avertirent le roi de se tenir sur ses gardes.

D. Qu'était ce Vieux de la Montagne ?

R. On nommait ainsi le chef des Ismaéliens, peuple qui occupait le pays montueux de Syrie. Il demeurait entre Antioche et Damas, dans un fort château, où il élevait un certain nombre de jeunes gens. Il se les attachait par l'attrait de la volupté; il échauffait leur imagination par la promesse

d'une félicité encore plus grande dans un autre monde, s'ils étaient fidèles à ses ordres. Au moindre signal, ces jeunes gens étaient prêts à affronter les plus grands dangers, à se rendre dans les pays les plus éloignés, pour sacrifier les victimes que leur maître leur avait désignées, et à se tuer eux-mêmes pour échapper au supplice. Suivant l'histoire, le Vieux de la Montagne ne prononçait d'arrêt de mort que contre les princes qui étaient ou qu'il croyait des tyrans, et il n'en prononçait guère qu'ils ne fussent exécutés.

Quarante-cinquième Roi.—Philippe III, dit le Hardi, fils de Louis IX. L'an 1270.

D. Philippe-le Hardi eut-il quelque guerre à soutenir ?

R. Oui, à l'occasion des *vêpres siciliennes*. Pierre d'Aragon ayant animé les habitants de la Sicile contre les Français, ceux-ci furent tous massacrés au nombre de 8,000, le lundi de Pâques 1282. Le pre-

mier coup de vêpres fut le signal de cet affreux carnage. A cette nouvelle, Philippe prit les armes, marcha contre le roi d'Aragon; mais il fut atteint d'une maladie qui s'était mise dans son armée; et mourut à Perpignan.

Quarante-sixième Roi. — Philippe IV, dit le Bel, fils de Philippe-le-Hardi. L'an 1285.

D. Qu'y a-t-il à remarquer sous le règne de Philippe-le-Bel?

R. Deux événemens: 1^o. son démêlé avec le pape Boniface VIII, qui l'excommunia, mais ne l'effraya pas; 2^o. l'abolition des Templiers, espèce de moines militaires qui, dans leurs expéditions, avaient gagné des richesses immenses. Ils furent accusés de plusieurs crimes énormes, dont plusieurs, tels que celui de sorcellerie, étaient imaginaires. Molay, leur grand-maître, fut brûlé avec trois chevaliers de son ordre. Philippe-le-Bel est accusé de ne leur avoir fait ce procès que pour s'emparer de leurs biens. Il pilla aussi et chassa les Juifs,

altéra les monnaies, et multiplia les impôts.

D. Se signala t-il par quelque fait militaire ?

R. Il gagna contre les Flamands la bataille de Mons-en-Puelle, où plus de 25,000 ennemis furent taillés en pièces.

Quarante-septième Roi. — Louis X, dit le Hutin, ou le Mutin, fils de Philippe-le-Bel. L'an 1314.

D. Le règne de Louis-le-Hutin fut-il long ?

R. Il ne dura que deux ans ; mais il fut signalé par beaucoup de malheurs. Quoique Louis fût majeur, le comte de Valois, son oncle, s'empara de l'autorité, et en fit un abus criminel. Les offices de judicature furent vendus, le peuple accablé d'impôts, et Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, accusé vaguement de concussions et du crime imaginaire de sorcellerie, fut pendu à Montfaucon.

Quarante-huitième Roi. — Philippe V, dit le Long, frère de Louis-le-Hutin. L'an 1316(1).

D. Comment Philippe-le-Long se conduisit-il ?

R. Pour fournir à ses dépenses, il mit de nouveaux impôts, altéra les monnaies, rappela en France, pour leur extorquer de l'argent, les Juifs qui, peu de temps auparavant, avaient acheté le droit d'y revenir, et les chassa ensuite, sous prétexte qu'ils avaient voulu empoisonner les puits et les fontaines publiques.

Quarante-neuvième Roi. — Charles IV, dit le Bel, autre frère de Louis-le-Hutin. L'an 1322.

D. La France fut-elle plus heureuse sous Charles-le-Bel ?

R. D'abord il chassa ou fit juger les trai-
tans qui étaient tous Italiens, et la plupart de

(1) Quelques historiens placent ici un roi, fils de Louis-le-Hutin ; c'est Jean, qui ne vécut que huit jours.

Lombardie, horribles usuriers et exacteurs; mais il ne foula pas moins lui-même le peuple d'impôts. Il mourut sans enfans mâles, après un règne de six ans. Avec lui finit la première branche de la race des Capétiens.

CHAPITRE II.

BRANCHE DES VALOIS-VALOIS.

Sept rois en 70 ans, depuis 1328 jusqu'en 1498.

Époque de la puissance des Anglais
en France.

Cinquantième Roi.—Philippe VI, dit de Valois, petit-fils de Philippe-le-Hardi. L'an 1328.

D. POURQUOI désignez-vous le règne de cette seconde branche des Capétiens par la puissance des Anglais en France ?

R. Parce qu'en effet leurs rois y furent, pour ainsi dire, plus puissans que les rois de France eux-mêmes.

D. Qu'arriva-t-il lors de l'avénement de Philippe de Valois au trône ?

R. Edouard, roi d'Angleterre, qui était fils d'Isabelle de France, fille de Philippe-le-Bel, lui disputa la couronne.

D. Comment se termina ce différend ?

R. Les états du royaume, s'étant assemblés, déclarèrent les prétentions d'Edouard mal fondées, en vertu de la loi salique qui exclut les femmes du trône. C'est depuis ce temps que les rois d'Angleterre portent ridiculement le titre de *rois de France*.

D. Edouard appuya-t-il ses prétentions par les armes ?

R. Oui. Piqué d'ailleurs de ce que Philippe l'avait obligé de venir lui faire en personne l'hommage de la Guyenne, il lui déclara la guerre. L'armée française perdit, en 1346, la bataille de Crécy. Edouard prit ensuite Caen et Calais, qui restèrent aux Anglais jusqu'en 1558. On n'oubliera jamais à cette occasion le trait héroïque d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons.

D. Racontez ce trait.

R. Edouard , irrité de la longue résistance de cette ville que la faim obligeait de capituler , ne voulut rien entendre avant qu'on lui eût livré à discrétion six des principaux habitans. Eustache s'offrit le premier ; cinq autres suivirent son exemple. Ils allèrent , la corde au cou et en chemise , porter les clefs au tyran. La reine eut beaucoup de peine à flétrir son farouche époux en faveur de ces généreux citoyens.

D. Comment Philippe de Valois chercha-t-il à réparer la perte de Calais ?

R. Il tourna ses armes d'un autre côté , et conquit Montpellier , le Roussillon , la Champagne et la Brie. Humbert , dernier dauphin de Viennais , donna le Dauphiné aux rois de France , à condition que leurs fils aînés s'appelleraient *Dauphins*.

D. Ce règne fut-il heureux ?

R. La misère fut générale. Philippe établit la gabelle , c'est-à-dire l'impôt sur le sel. Tous les impôts furent augmentés , et les monnaies altérées. Une horrible famine et la peste mirent le comble à ces maux.

Cinquante unième Roi.—Jean II, dit le Bon, fils de Philippe de Valois. L'an 1350.

D. Les malheurs de la France cessèrent-ils sous ce règne ?

R. Ils ne firent au contraire que s'accroître. L'exécution arbitraire du connétable Raoul, et la confiscation de ses biens, rendirent le roi odieux. Charles le Mauvais, roi de Navarre, fit assassiner le nouveau connétable. Le roi d'Angleterre se mêla de la querelle. Il envoya le prince de Galles son fils, surnommé le Prince-Noir à cause de la couleur de son armure, ravager le Poitou, le Berry et l'Auvergne. Jean marcha contre lui, remporta d'abord quelques avantages, et refusa la paix aux Anglais qui se battirent en désespérés. Jean perdit la fameuse bataille de Poitiers, dans laquelle il fut fait prisonnier et conduit à Londres, où il demeura quatre ans.

D. Que devint l'état pendant son absence ?

R. Il fut livré aux troubles et aux factions. Le roi de Navarre voulut attenter à la

vie du dauphin. Les Parisiens, ameutés par leur prévôt Marcel, ne s'appaisèrent que lorsque celui-ci fut tué par un courageux citoyen nommé Maillard. Les vexations pour les impôts étoient portées à un tel point, qu'une infinité de familles s'expatrièrent.

D. Comment finit la captivité du roi Jean?

R. Par un traité de paix honteux, fait à Bretigny, village à une lieue de Chartres. La Guyenne, le Poitou et le Limousin furent cédés à l'Angleterre. Jean, de retour en France, ne put y rétablir l'ordre. Il mourut peu de temps après à Londres, où il était retourné pour engager Edouard à une croisade.

Cinquante-deuxième Roi.—Charles V, dit le Sage, fils de Jean. L'an 1364.

D. Charles V fut-il plus heureux que son père?

R. Instruit par l'adversité, il sut employer des hommes habiles, entr'autres le fameux Bertrand du Guesclin, auquel il donna l'épée de connétable en 1370. Duguesclin battit

souvent les Anglais , et fut d'un grand secours à Charles. Les Espagnols furent aussi battus en plusieurs rencontres , et Charles V leur prit plusieurs villes. Ses conquêtes reculèrent beaucoup les limites de la France. Il mourut regretté , après un règne de seize ans.

Cinquante-troisième Roi. — Charles VI, dit l'Imbécille, fils de Charles V. L'an 1380.

D. Le surnom d'Imbécille donné à Charles VI n'annonce pas un règne heureux.

R. Ce fut un des plus malheureux qu'on ait vus , malgré la fameuse bataille de Rossbecq , où les Flamands perdirent 25,000 hommes. La minorité du roi , et ensuite sa démence , excitérent de grands troubles par l'ambition des princes du sang , qui se disputaient la régence. Il y eut dans Paris plusieurs séditions : une appelée des *Mailloins* , parce que les mutins étaient armés de maillets ; une autre dite des *Cabochiens* , à cause d'un nommé Caboche , boucher , qui était leur chef ; celle des *Armagnacs* , du nom du

comte d'Armagnac, qui se joignit au jeune duc d'Orléans pour venger le père de celui-ci, assassiné par le duc de Bourgogne, lequel fut à son tour poignardé à Montereau.

D. Que produisirent ces assassinats ?

R. Différens partis, dont les résultats furent d'horribles massacres, la guerre civile, la guerre étrangère, la perte de la bataille d'Azincourt contre les Anglais, la France livrée à Henri V, roi d'Angleterre, que l'indigne Isabelle, épouse de Charles VI, mère dénaturée autant que criminelle envers l'état, fit déclarer, dans un conseil, unique héritier du trône au préjudice du dauphin.

Cinquante-quatrième Roi.—Charles VII, dit le Victorieux, fils de Charles VI. L'an 1422.

D. Pourquoi donne-t-on à Charles VII le surnom de Victorieux ?

R. Parce qu'il chassa les Anglais qui osèrent faire sacrer leur roi à Paris, comme roi de France. L'événement le plus remarquable de ce règne est le siège d'Orléans, que

Les Anglais furent obligés de lever, repoussés et battus par une femme.

D. Quelle est cette femme ?

R. C'est Jeanne d'Arc, plus connue sous le nom de *Pucelle d'Orléans*. Elle était fille d'un laboureur de Lorraine, et âgée seulement de 18 à 20 ans. Persuadée qu'elle avait une mission divine pour délivrer la France, elle communiqua son enthousiasme à l'armée, et rappela la victoire sous les drapeaux de Charles VII. Elle fut prise à Compiègne par les Anglais, qui furent assez lâchement barbares pour la brûler vive à Rouen, comme sorcière.

D. Charles VII trouva-t-il le bonheur après avoir reconquis son royaume sur les Anglais ?

R. Il eut dans sa famille un ennemi encore plus dangereux. Le dauphin, depuis Louis XI, troubla ses jours, et se mit à la tête d'une faction qui fut appelée *la Praguerie*. A la fin, craignant d'être emprisonné par les émissaires de ce mauvais fils,

Charles VII s'abstint de manger pendant sept jours, et mourut.

Cinquante-cinquième Roi. — Louis XI, fils de Charles VII. L'an 1461.

D. Quel était le caractère de Louis XI ?

R. C'est un des tyrans les plus cruels et les plus dissimulés qui aient jamais existé. Il avait sans cesse à la bouche cette maxime : *Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner.* Il fut assassin et empoisonneur. Il eut la barbarie de faire placer sous l'échafaud les enfans de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, condamné à avoir la tête tranchée, et fit couler ainsi sur leur tête le sang de leur père. Il se plaisait à faire périr ses victimes devant lui dans les tortures les plus cruelles. Très-superstitieux, il portait toujours sur lui une relique qu'il baisait à chaque crime qu'il commettait, en disant : *Encore celui-là, bonne petite Vierge.*

D. Qu'y a-t-il à remarquer sur ce règne ?

R. Louis XI, en abattant la puissance des grands, étendit l'autorité royale, ce qui fut

dire à François I^{er} que c'était ce prince qui avait mis les rois de France *hors de page*. C'est dans ce temps que le duc de Bourgogne fut obligé de lever le siège de Beauvais , par la valeur de Jeanne Hachette , qui se mit à la tête des femmes de cette ville. Un magistrat donna aussi un exemple de fermeté d'autant plus admirable , qu'il y avait plus de danger à contrarier la volonté du tyran.

D. Racontez ce trait.

R. Jacques la Vacquerie , nommé par le roi lui-même président du parlement , ayant reçu des édits contraires au bien public , se présenta à lui avec des députés pour faire des remontrances.—Que voulez-vous? leur demanda Louis XI en les voyant.—La perte de nos charges , ou même la mort , plutôt que de trahir nos consciences. Le roi , cette fois , respectant la vertu , retira les édits,

Cinquante-sixième Roi. — Charles VIII, fils de Louis XI. L'an 1483.

D. Que se passa-t-il sous le règne de Charles VIII ?

R. Il y eut des troubles pour la régence. La Bretagne fut réunie à la France par le mariage du roi avec Anne, fille du dernier duc de cette province. Le royaume de Naples fut conquis en quatre mois, mais perdu bientôt après. Charles étant mort sans postérité à l'âge de 27 ans, fut le dernier roi de la seconde branche des Capétiens.

CHAPITRE III.

BRANCHE DES VALOIS-ORLÉANS.

Un seul roi depuis 1498 jusqu'à 1515.

EPOQUE : ROI VÉRITABLEMENT PÈRE DU
PEUPLE.

Cinquante-septième Roi. — Louis XII, petit-fils de Louis d'Orléans, qui était fils de Charles V et frère de Charles VI. L'an 1498.

D. PAR quel événement remarquable caractérisez-vous le règne de la branche des Valois-Orléans ?

R. Le seul nom de Louis XII rend ce règne assez mémorable. Un roi qui obtient et mérite le plus glorieux des titres, celui de père du peuple, est une grande époque dans l'histoire.

D. Par quelles qualités mérita-t-il ce surnom ?

R. Il fut bon, généreux, bienfaisant. En montant sur le trône, il remit au peuple la moitié des impôts. Il oublia les injures qu'il avait reçues de quelques ennemis particuliers avant de monter sur le trône, et disait à ce sujet, que le roi de France n'épousait pas les querelles du duc d'Orléans. Il réforma beaucoup d'abus, établit des règlements utiles, fit fleurir le commerce, et disciplina l'armée.

D. Fut il aussi guerrier ?

R. Oui, malheureusement ; et le seul reproche que l'on puisse faire à sa mémoire, c'est d'avoir ambitionné des conquêtes. Il gagna deux grandes batailles : celle d'Agna-del contre les Vénitiens, et celle de Ravenne contre les armées du pape, du roi d'Ara-

gon et des princes d'Italie. Il mourut, pleuré de la France, sans laisser d'enfants mâles.

CHAPITRE IV.

BRANCHE DES VALOIS - ANGOULEME.

Cinq rois en 74 ans, depuis 1515 jusqu'en 1589.

Renaissance des Lettres et guerres de religion.

D. QUELS grands événemens peuvent signaler le règne de la branche des Valois-An-goulême ?

R. La renaissance des lettres et les guerres de religion. C'est en effet dans ce temps que d'une part, les lumières commencèrent véritablement à se répandre en France, et que, de l'autre, les guerres de religion se firent avec le plus de fureur.

Cinquante-huitième Roi. — François I, surnommé le Restaurateur des Lettres, arrière-petit-fils de Louis d'Orléans, fils de Charles V. L'an 1515.

D. Qu'est-ce que François Premier fit de remarquable ?

R. Il fut en guerre presque toute sa vie. Voulant, dès le commencement de son règne, recouvrer le Milanais, il entra en Italie, et gagna contre les Suisses, en 1515, la fameuse bataille de Marignan, qui fut appelée la *bataille des géans*, et qui dura deux jours et deux nuits.

D. Quel fut son principal ennemi ?

L'empereur Charles-Quint, sur la tête de qui se réunissait la couronne d'Espagne. François I le battit souvent; mais il perdit la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier et mené en Espagne. C'est après cette funeste bataille, qu'il écrivit à sa mère: *Tout est perdu, hors l'honneur.* Le brave chevalier Bayard avait péri auparavant en Italie.

D. Comment le roi recouvrira - t - il la liberté ?

R. En cédant plusieurs provinces et en renonçant à toutes prétentions sur le Milanaise.

D. Pourquoi ce prince fut-il surnommé le restaurateur des lettres ?

R. Parce qu'il les aimait, encouragea les savans, fonda le collège de France, l'imprimerie et la bibliothèque royale. Il eut malheureusement trop de passion pour la guerre et pour les plaisirs.

Cinquante-neuvième Roi. — Henri II, fils de François I. L'an 1547.

D. Charles-Quint continua-t-il de faire la guerre à la France après la mort de François I ?

R. Oui. Il vint à la tête de cent mille hommes attaquer Metz. Le duc de Guise, qui commandait dans cette place, le repoussa ; cependant Henri II perdit contre le successeur de Charles-Quint au trône d'Espagne, Philippe II, la bataille de Saint-

Quentin , en 1515 , et l'année suivante celle de Gravelines.

D. Comment se termina cette guerre ?

R. Par la paix de Câteau-Cambrésis et le mariage d'Elisabeth , fille de Henri II , avec le roi d'Espagne. C'est dans un tournois donné à cette occasion , que Henri fut blessé d'un coup de lance , des suites duquel il mourut.

Soixantième Roi. — François II , fils de Henri II. L'an. 1559.

D. Le règne de François II fut il long ?

R. Il ne dura qu'un an , mais il prépara bien des malheurs. Le roi se laissa conduire par Catherine de Médicis sa mère , et par les Guises dont elle étais la nièce. C'est alors que l'on vit éclore les semences des guerres de religion qui devinrent si funestes. Les maisons de Bourbon et de Condé devinrent ennemis des Guises Louis de Condé , pour abattre la puissance de ceux-ci , se mit à la tête du parti calviniste , et se joignit à l'amiral , au colonel et au cardinal de Châtillon ,

qui étaient trois frères. On découvrit à Amboise , une conspiration qui tendait à massacrer les Guises. La Renaudie , qui la conduisait , fut tué , et le prince de Condé fut condamné à perdre la tête ; mais la mort inopinée du roi le sauva.

Soixante unième Roi. — Charles IX , âgé de dix ans , fils de Henri II et frère de François II. L'an 1560.

D. Qui gouverna pendant la minorité de Charles IX ?

R. Catherine de Médicis se fit déclarer régente , et nomma lieutenant-général du royaume Antoine de Bourbon , roi de Navarre , père de Henri IV.

D. Que se passa t-il à l'occasion des calvinistes ?

R. Le prince de Condé , à leur tête , s'empara de plusieurs places importantes. Le duc de Guise fut tué par un nommé Poltrot , au siège d'Orléans , et le prince de Condé le fut à son tour en 1569 , à la bataille de Jarnac. La guerre civile se soutint avec

fureur pendant dix ans. La paix se fit. La cour perfide attira les calvinistes par des caresses ; fit épouser, pour leur inspirer plus de confiance, Marguerite, sœur de Charles IX, au jeune Henri, et ordonna l'exécrable massacre de la Saint-Barthélemy, l'an 1572.

D. Charles IX survécut-il long-temps à ce massacre des protestans ?

R. Il mourut l'année suivante dans d'horribles convulsions.

Soixante-deuxième Roi. — Henri III, frère de Charles IX, et troisième fils de Henri II. L'an 1574.

D. Henri III était-il en France quand son frère mourut ?

R. Il était en Pologne, dont il avait été élu roi l'année précédente ; mais dès qu'il apprit la mort de son frère, il s'évada secrètement pour revenir en France.

D. Le massacre de la S.-Barthélemy procura-t-il la paix ?

R. Il ne servit qu'à rendre les protestans plus furieux, et à rallumer la guerre. On vis

trois partis se déclarer ; et cette guerre fut appelée la *guerre des trois Henri*.

D. Pourquoi ?

R. Parce que les chefs des trois partis portaient ce nom. Le chef des *politiques* était Henri III ; le chef des *calvinistes*, ou *huguenots*, était Henri, roi de Navarre, et celui des *ligueurs*, soutenu par l'Espagne, était Henri, duc de Guise. Les ligueurs perdirent en 1586, la bataille de Coutras en Guyenne. Peu après, le duc de Guise battit les Allemands et les Suisses qui étaient venus au secours des huguenots. L'année d'ensuite, Henri III fit poignarder à Blois, dans sa chambre même, le duc de Guise et son frère le cardinal. Enfin la ligue fit assassiner le roi à Saint-Cloud par un jeune moine jacobin, nommé *Jacques Clément*, qui, l'ayant abordé sous prétexte de lui présenter un placet, lui donna un coup de couteau dans le ventre. Avec lui finit la branche des Valois-Angoulême.

C H A P I T R E V.

B R A N C H E D E S B O U R B O N S.

Cinq rois en 203 ans, depuis 1589 jusqu'en 1792.

É P O Q U E D E L A G R A N D I S S E M E N T D E
L'A U T O R I T É R O Y A L E.

D. POURQUOI dites - vous que le règne des Bourbons fut l'époque de l'agrandissement de l'autorité royale ?

R. Parce que l'autorité des rois, très-faible ayant Louis XI, fortifiée par ce prince, mais affaiblie de nouveau par les guerres civiles qui désolèrent la France sous les règnes précédens, s'agrandit beaucoup sous quelques-uns de ceux qui vont suivre.

Soixante-troisième Roi. — Henri IV, dit le Grand, descendant de Robert de Clermont, sixième fils de Louis IX. L'an 1589.

D. Henri IV monta-t-il sur le trône immédiatement après la mort de Henri III ?

R. Non. Il fut obligé de conquérir son royaume. Les ligueurs avaient nommé roi le cardinal de Bourbon, qui déjà se faisait appeler Charles X. Celui-ci avait de son côté le clergé, une grande partie du peuple, et les principales villes du royaume. Mais Henri IV avait pour lui le courage, les talents militaires et l'activité. Aussi triompha-t-il de Mayenne, chef des troupes de la ligue, à la bataille d'Arques et à celle d'Ivry. Il vint ensuite assiéger Paris, dont il prit les faubourgs à son arrivée, et qu'il réduisit à une si affreuse disette, que l'on mangeait du cuir, des rats, des souris, etc.; enfin, après une lutte qui entraîna bien des désordres, Henri IV fut reconnu roi de France. Il abjura le protestantisme, et fit son entrée à Paris en 1594. .

D. Son règne fut-il tranquille ?

R. Ce bon prince pardonna à ses ennemis, et rétablit la France, autant qu'il le put, des cruels déchiremens causés par les troubles antérieurs. A la fin de 1594, , un

écolier fanatisé par les jésuites, nommé Jean Châtel, lui donna un coup de couteau, et le blessa légèrement. En 1610, le monstre Ravaillac le tua dans son carrosse qui était arrêté, dans la rue de la Féronnerie, par un embarras de charrettes.

D. Quelles étaient les qualités de Henri IV?

R. Il avait de la bonté, de la franchise, de la gaîté, de la bravoure et du génie. Il eut le bonheur de trouver dans Sully un ministre habile et vertueux dont il fit son ami. Henri IV porta l'édit de Nantes, qui laissait aux protestans le libre exercice de leur culte.

Soixante-quatrième Roi. — Louis XIII, surnommé le Juste, fils de Henri IV, roi à neuf ans. L'an 1610.

D. A qui fut conférée la régence pendant la minorité de Louis XIII?

R. A Marie de Médicis sa mère, qui éloigna Sully comme un censeur incommodé, et donna sa confiance à des étrangers, entre autres à Concini, maréchal d'Ancre. L'in-

solence de celui-ci et de la maréchale révolta les courtisans. Le prince de Condé et quelques autres seigneurs quittèrent la cour et prirent les armes. Cependant on éclaira le roi sur le nouveau favori. Il donna ordre de l'arrêter : celui-ci fit résistance et fut tué. Quant à la maréchale d'Ancre , elle fut condamnée , comme sorcière , à avoir la tête tranchée.

D. Quelles guerres fit Louis XIII ?

R. Il battit les calvinistes en Guyenne et en Languedoc ; puis il prit leur boulevard , la Rochelle , par l'habileté et l'intrépidité du cardinal de Richelieu. C'est alors que commença l'autorité de ce ministre fameux. Gaston , duc d'Orléans , frère du roi , en fut jaloux : il prit les armes , et mit dans son parti le duc de Montmorency ; mais ils furent battus , et Montmorency eut la tête tranchée à Toulouse.

D. Qu'est-ce que Richelieu fit de remarquable ?

R. Il suivit constamment et avec succès le triple projet : 1°. d'humilier la maison

d'Autriche qui aspirait à dominer la France, et avec laquelle on venait de faire une alliance funeste par le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche ; 2°. d'abattre la puissance des seigneurs ; 3°. de réprimer les calvinistes.

D. Comment renversa-t-il la puissance des seigneurs ?

R. En dressant des échafauds, en élevant des bastilles par toute la France, et en renouvelant les cruautés qui avaient signalé le règne de Louis XI : il fit exécuter le vertueux de Thou, exiler le duc d'Orléans, et reléguer sa bienfaitrice, Marie de Médicis, à Cologne, où elle mourut de misère. Il était plus roi que Louis XIII, qu'il précédait d'une année au tombeau, lui laissant un autre maître dans le cardinal Mazarin.

Soixante-cinquième Roi.—Louis XIV, dit le Grand, fils de Louis XIII, roi à cinq ans.
L'an 1643.

D. La France était-elle tranquille lors de l'avènement de Louis XIV au trône ?

R. Non. L'Espagne nous faisait la guerre

et menaçait plusieurs de nos places, entre autres Rocroy ; mais le duc d'Enghien (depuis le grand Condé), âgé de vingt-un ans, tâilla en pièces l'armée ennemie, en 1643. Il prit ensuite Thionville, quoiqu'il y eût une forte garnison. La victoire semblait s'attacher aux pas des Français, lorsque la guerre civile vint rallumer son flambeau en 1648.

D. Comment fut-elle excitée ?

R. Par la haine que l'on portait au cardinal Mazarin, qui était tout-puissant sur l'esprit de la reine-mère, régente, Anne d'Autriche, et par l'esprit remuant du cardinal de Retz, qui, mécontent de la cour, parvint à soulever le peuple. Cette guerre, dite de la Fronde, dura cinq années, produisit beaucoup de scènes, ou sanglantes, ou ridicules, égara les Condé, les Turenne, et autres grands hommes dont les talents auraient été beaucoup mieux employés contre les ennemis de la France.

D. Louis XIV se laissa-t-il gouverner par ses ministres ?

R. Devenu majeur, il sut régner lui-

même. Il prit le commandement des troupes contre les Espagnols , et termina la guerre contre eux par la paix des Pyrénées et par son mariage avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse.

D. Que doit-on penser de ce règne ?

R. C'est le plus glorieux de la monarchie, sous le rapport des arts , des sciences , des grands hommes en tout genre qu'il a produits , des beaux monumens qu'il vit éléver; il l'est aussi sous le rapport des succès militaires, puisque Louis XIV eut à lutter contre toute l'Europe. Cependant ce monarque fut malheureux sur la fin de sa vie , et humilié par ses ennemis. Il épuisa la France par son ambition ; il commit aussi une faute bien funeste par la révocation de l'édit de Nantes , ce qui fit expatrier un grand nombre de familles protestantes , et passer à l'étranger beaucoup de richesses et de grands talents.

Soixante - sixième Roi. — Louis XV, dit le Bien-Aimé, arrière-petit-fils de Louis XIV, roi à cinq ans. 1715.

D. La minorité de Louis XV fut-elle aussi

agitée que celle de Louis XIII et celle de Louis XIV ?

R. Elle fut beaucoup plus tranquille. Le duc d'Orléans, premier prince du sang, fut régent. La France, épuisée par les dernières guerres, commençait à respirer, lorsque le cardinal Albéroni, ministre du roi d'Espagne, suscita une guerre nouvelle, qui fut bientôt terminée, mais fut suivie d'un fléau d'un autre genre, le système de Law ?

D. Qu'était ce Law ?

R. C'était un Ecossais. Il proposa un plan pour payer en billets toutes les dettes de l'état, qui se montaient à deux milliards. Il ouvrit, d'abord en son nom, une banque qui fut bientôt déclarée banque du roi. L'avidité de s'enrichir produisit un vertige universel. Chacun venait à l'envi apporter son argent. Les créanciers de l'état furent remboursés en billets ; mais on en fabriqua un si grand nombre, que le crédit tomba tout à coup ; une infinité de familles furent ruinées, et Law, en 1720, fut obligé de s'en-

fuir , emportant les malédictions de la France.

D. Que devint le duc d'Orléans à la majorité de Louis XV ?

R. Il fut premier ministre , et mourut en 1723. Le duc de Bourbon , son successeur dans le ministère , fut bientôt remplacé par le cardinal de Fleury , dont la modération et l'économie mériteraient les plus grands éloges , s'il y avait joint une politique plus prévoyante et plus courageuse. Sous ce ministre , la France répara ses pertes , et s'enrichit à la faveur d'une longue paix.

D. A quelle occasion la paix fut-elle troublée ?

R. A l'occasion de Stanislas , roi de Pologne , plusieurs fois élu et détrôné par les manœuvres de différens princes de l'Europe , et soutenu par Louis XV son gendre. Cette guerre , dans laquelle la France eut des avantages , surtout en Italie , fut terminée en 1738 , par le traité de Vienne. Le fugitif Stanislas fut établi dans le Barrois et la Lorraine , à la charge que ces deux provinces

rentreraient, après sa mort, dans le domaine de la France.

D. La mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison d'Autriche, ne ralluma-t-elle pas une guerre générale?

R. Oui. Presque tous les princes de l'Europe prétendirent avoir des droits à lui succéder, et s'armèrent pour disputer l'empire à l'époux de Marie-Thérèse, fille de Charles VI, contre laquelle la France prit parti. Dans cette guerre, signalée par les premiers exploits du grand Frédéric II, roi de Prusse, qui bientôt remplit l'Europe du bruit de son nom, la France eut d'abord de grands succès en Italie. Après la prise de Menin, Courtrai, Ypres, etc. on gagna, en 1745, la fameuse bataille de Fontenoy, où le maréchal de Saxe commandait l'armée, quoique malade. Cette victoire fut suivie de la prise de Gand, d'Ostende, de Bruxelles, de Berg-op-zoom et de Maestricht.

D. La France fut-elle aussi heureuse sur mer?

R. La marine, absolument négligée par l'imprévoyance du cardinal de Fleury, ne pouvait tenir contre les escadres nombreuses des Anglais, et l'on éprouva sur mer des pertes immenses, qui furent légèrement compensées par quelques entreprises hardies faites dans l'Inde. La Bourdonnaye enleva Madras aux Anglais, et Dupleix leur fit lever le siège de Pondichéry, dont il était gouverneur. La guerre fut terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, qui garantit à Marie-Thérèse les états de ses ancêtres, et enleva à la France ses nouvelles conquêtes.

D. N'y eut - il plus de guerre sous Louis XV?

R. Les entreprises des Anglais en Amérique rallumèrent bientôt la guerre appelée *de sept ans*, et qui fut encore une fois presque générale, par les différents partis que les gouvernemens de l'Europe prirent, les uns pour, les autres contre la France. Il y eut en Allemagne une longue suite de batailles, mêlée de succès et de revers. La France perdit,

dans les Indes, en Afrique et en Amérique, des possessions immenses, dont une grande partie resta aux Anglais par le traité fait en 1763, et elle vit ruiner tout à fait sa trop faible marine.

D. Quelles furent les suites de ces guerres ?

R. Un grand désordre dans les finances, augmenté par le luxe de la cour et par les déprédations des gens en faveur. On eut recours aux emprunts, à de nouveaux impôts et à mille expédiens onéreux. On réduisit les rentes à près de la moitié. La disette se joignit à tous ces maux, et les esprits s'agrissaient lorsque le roi mourut en 1774, âgé de 64 ans.

Soixante-septième Roi.—Louis XVI, petit-fils de Louis XV. L'an 1774.

D. Comment Louis XVI s'annonça-t-il ?

R. Comme un roi économe, honnête homme et rempli de bonnes intentions. La seule guerre qu'il y ait eu sous son règne, avant la révolution, a été pour aider le

Etats-Unis d'Amérique à secouer le joug de l'Angleterre.

D. En quelle année se fit la paix ?

R. En 1783, et l'on en jouissait encore lorsqu'en 1789 commença la révolution qui a changé la face de la France.

D. Quelles causes principales amenèrent cette révolution ?

R. Les dettes et les besoins de l'état. On convoqua en 1787 les notables du royaume. Les maux publics furent signalés ; mais on n'y remédia pas. Les parlemens invoquèrent les états généraux, qui se réunirent à Versailles le 5 mai 1789, et prenant le 17 juin le titre d'*assemblée nationale*, ne s'occupèrent plus que du changement de l'ancien ordre de choses. De-là résulta, entre la cour et cette assemblée, une lutte qui produisit la première étincelle de la révolution. La faiblesse du roi, les prétentions des différents partis, l'inquiétude du peuple continuellement agité, une foule d'intrigues, toutes les passions déchaînées, firent prendre à la révolution une marche tout oppo-

sée au but qu'avaient les Français en 1789, qui ne voulaient que la réforme des abus, et non le bouleversement général.

Enfin, après quinze ans d'agitations, de fautes, de crimes et de malheurs, après l'essai de plusieurs formes de gouvernement, a commencé une nouvelle dynastie dans la personne de NAPOLEON BONAPARTE. empereur des Français.

D. Citez les principales époques de la révolution ?

R. Le 14 juillet 1789, prise de la Bastille.

Le 4 août, suppression des priviléges de la noblesse.

Le 21 décembre, première création d'assignats.

Le 21 juin 1791, départ du roi, à la suite duquel il fut arrêté à Varennes.

Le 3 septembre, acceptation de la nouvelle constitution par le roi.

Le premier octobre, seconde assemblée nationale, dite *législative*.

Le 20 avril 1792, déclaration de guerre à l'Autriche.

Le 20 juin, première irrusion de la multitude dans le château des Tuilleries.

Le 10 août, attaque et prise du château. Le roi se réfugie à l'assemblée nationale, et, quelques jours après, est conduit prisonnier au Temple.

Le 2 septembre, prise de Verdun par les Prussiens, qui inondent les plaines de Champagne. — Massacre aux prisons de Paris.

Le 21 septembre, installation de la troisième assemblée, dite *convention nationale*. — La république est décrétée.

Le 21 janvier 1793, Louis XVI, jugé par la convention, pérît sur l'échafaud.

Le 31 mai, une faction fait un soulèvement dans Paris : plusieurs députés sont arrêtés. — Le parti révolutionnaire prend le dessus.

Le 6 octobre (16 vendémiaire, an 2 de la république), nouveau calendrier.

Le 25 vendémiaire, Marie-Antoinette pérît sur l'échafaud.

Le 9 thermidor, les deux Robespierre, Couthon, Saint-Just, etc. les membres de

la commune de Paris , sont mis hors la loi.

Le 15 thermidor an 3 , traité de paix avec l'Espagne.

Le premier vendémiaire an 4 , proclamation de la constitution qui établit un directoire , un conseil des cinq-cents et un conseil des anciens .

Le 13 vendémiaire , opposition armée de plusieurs sections de Paris aux décrets sur la rééligibilité des membres de la convention . Elles sont vaincues .

Le 29 messidor , les assignats n'ont plus cours forcé .

Le 18 fructidor an 5 , déportation de deux membres du directoire et de plusieurs députés .

Le 26 vendémiaire an 6 , traité de Campo-Formio .

Le 16 vendémiaire an 8 , BONAPARTE revient d'Egypte , au moment où la France éprouvait des revers au dedans et au dehors .

Le 18 brumaire , suppression du directoire ; établissement d'un consulat provisoire .

Le 22 frimaire, constitution consulaire ; BONAPARTE, premier consul.

Le 25 prairial, bataille de Marengo gagnée sur les Autrichiens.

Le 20 pluviôse an 9, traité de Lunéville, paix avec l'Empire d'Allemagne.

Le 26 messidor, concordat pour les affaires ecclésiastiques, entre le Pape et la France.

Le 4 germinal an 10, signature du traité d'Amiens entre la France, l'Espagne et l'Angleterre.

Le 22 floréal an 11, rupture avec l'Angleterre.

Le 28 floréal an 12, NAPOLÉON BONAPARTE reçoit du sénat le titre héréditaire d'empereur des Français.

Le 11 frimaire an 13 (2 décembre 1804), il est sacré dans l'église métropolitaine de Paris par le pape Pie VII. Il distribue dans l'église des Invalides les aigles de la légion d'honneur, ordre créé un an auparavant.

En 1805, il est sacré, comme roi d'Italie, à Milan, par l'archevêque de cette ville.

Rétablissement du calendrier Grégo-

rien , le 11 nivôse an 14 , premier janvier 1806 .

Coalition de l'Autriche et de la Russie . Entrée des Français dans Vienne . Le 2 décembre 1806 , victoire d'Austerlitz en Moravie , dont le résultat est la paix de Presbourg , signée dans le même mois .

La Bavière et le Wurtemberg érigés en royaumes , et leurs électeurs respectifs reconnus rois .

Les princes Joseph et Louis , frères de l'empereur NAPOLÉON , nommés , le premier roi de Naples , et le second roi de Hollande .

Alliance entre différens princes sous le titre de *Confédération du Rhin* . L'empereur des Français en est le protecteur .

A cette confédération , la Prusse veut en opposer une autre , sous le nom de *Confédération du Nord* . Elle se coalise avec la Russie . Le 14 octobre 1806 , les Français gagnent la bataille d'Jéna , en Saxe ; le 27 , ils entrent à Berlin .

Le 8 février 1807 , nouvelle victoire à

Eylau. Ensuite plusieurs places fortes, entr'autres Dantzick, sont assiégées et prises.

Le 14 juin, bataille de Friedland. Les deux empereurs de France et de Russie s'abouchent, le 25, à Tilsitt, s'embrassent et font la paix. Le roi de Prusse recouvre une partie de ses états. La Westphalie est érigée en royaume, et donnée à Jérôme Napoléon, frère de l'empereur.

Les 5 et 10 mai 1808, le roi Charles IV et les princes de sa famille cèdent leurs droits sur l'Espagne et les Indes à l'Empereur, qui ensuite les transmet à son frère Joseph, roi de Naples.

F I N.



d'Egypte , avec hauteur , et par la force de son bras ; c'est-à-dire , par sa toute-puissance , montrant qu'il est le maître de toutes les créatures , et qu'il punit sévèrement les hommes qui osent lui résister .

Pendant le voyage , il fit paraître principalement sa Providence et sa bonté sur les Israélites . Il les mena par un grand désert , afin d'éprouver leur fidélité , de les exercer à la patience , et leur faire voir qu'ils ne pouvaient subsister que par ses grâces . Ils furent toujours conduits par un nuage qui leur faisait ombre le jour contre l'ardeur du soleil , et se changeait

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

18956/3